4e Année Nº 149 Le Nº 0$50 Jeudi 8 Juillet 1943

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

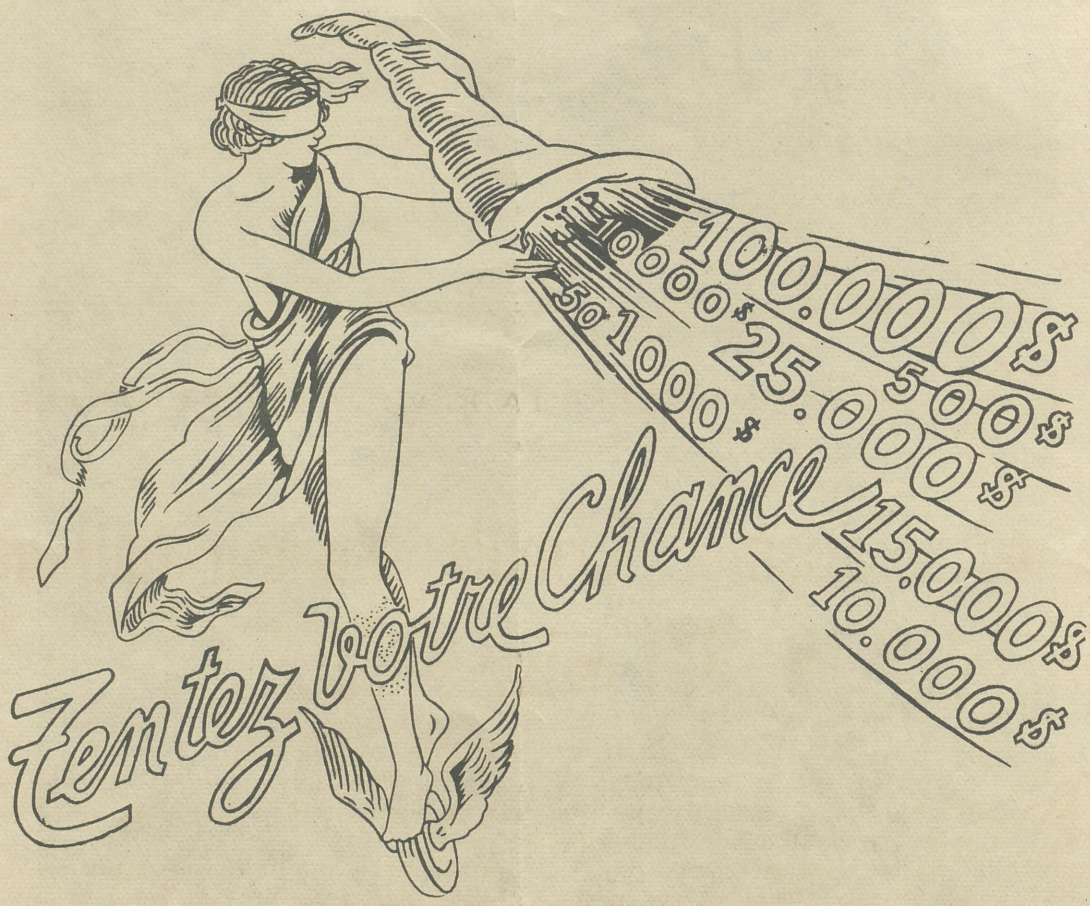


Sur la Rivière de Saigon.

Photo LE-DINH-CHU
exposée au VIe Salon de Hanoi.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LOTERIE INDOCHINOISE



TR. TANLOC

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Indochine

4e Année - N° 149 — HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ — 8 juillet 1943

Direction : ASSOCIATION ALEXANDRE DE RHODES
DIRECTION-ADMINISTRATION : 6, boulevard Pierre-Pasquier — Hanoi — Téléphone 628
Toute la correspondance, les mandats doivent être adressés à la Revue *Indochine*, 6, avenue P.-Pasquier, Hanoi

ABONNEMENTS { INDOCHINE et FRANCE. Un an 18 $ 00 — Six mois 10 $ 00 — Le numéro 0 $ 50
ETRANGER ..... Un an 27 $ 00 — Six mois 15 $ 00 — Le numéro 0 $ 70

SOMMAIRE

	Pages
Le corporatisme, formule d'union nationale et de paix sociale	1
La formation, en Indochine, d'un grand colonial : le Commandant Lyautey, chef d'état-major au Tonkin (1895-1897), par E. Bertaux	3
Souvenirs d'un vieil annamitisant (suite), par L. Cadière, des Missions Etrangères de Paris	7
Trois voiliers peu connus des côtes d'Indochine, par Piétri	10
La Cathédrale de Saigon, par le R. P. Parrel	I à IV
Les Cardamomes du Cambodge, par G. B.	V à VIII
Les Indochinois au service de la France : Mme Truong-vinh-Tong	IX
Dalat. — Force, joie, santé, par J.-L. Le Pichon	X et XI
Fête sportive aux grands ateliers des Chemins de fer à Truong-thi	XII
Lettre de Dalat, par Claude Perrens	13
Rencontre en France avec Pierre Do-Dinh, par Jean Lamarche	15
Nos lecteurs nous écrivent : le problème de la construction en Indochine	18
La Semaine dans le Monde	19
Revue de la Presse Indochinoise	20
La Vie Indochinoise	21
Courrier de nos lecteurs	22
Solution des mots croisés n° 118	23
Mots croisés n° 119	23

POUR MIEUX COMPRENDRE LA RÉVOLUTION NATIONALE

Le corporatisme, formule d'union nationale et de paix sociale

Dans notre précédent numéro, nous avons défini le corporatisme en l'opposant au système individualiste. Cette définition, exprimée sous l'angle juridique, était un peu sèche. Nous avons extrait de cette magnifique étude de Charles Maurras intitulée *La politique naturelle* (écrite, paraît-il, pendant le temps où il fut incarcéré sur l'ordre de Léon Blum, en 1937) une définition plus littéraire, plus chaude, plus convaincante du système que cet écrivain défend depuis si longtemps :

« L'ouvrier du Fer croit avoir un intérêt absolu à imposer le plus haut salaire possible et le patron du Fer à le refouler aussi bas que possible, mais tous deux ont le même intérêt, et plus fort, bien plus fort, à ce que leur partie commune, le travail du Fer, subsiste et qu'il soit florissant...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

»... Comment l'un ou l'autre des intéressés ou chacun d'eux n'a-t-il point dit, redit :

» Si nous devons lutter entre nous, ne luttons que jusqu'au point où la lutte devient vitale de suspendre les hostilités pour nous aider et nous réunir. En admettant que nos unions de classe aient eu ou gardent leur raison d'être, complétons-les par des unions de métier. A ces vastes classements horizontaux des patrons, des techniciens, des employés et des ouvriers, comparables aux bandes de la latitude terrestre, ajoutons des classements verticaux pour communiquer entre nous, pour organiser nos contacts continus, pour régler ces échanges de vues normales que réclament la nature et l'objet de nos industries ; fuseaux de longitude sociale trouant et traversant les épaisses couches stratifiées de l'antipathie et de l'ignorance mutuelle pour les communs labeurs de l'économie du pays. Nos divisions conduisent à la ruine totale de la Maison française. Il faut associer ces forces qui convergent. Associons sans exception depuis les plus simples manœuvres, les suprêmes grands chefs, leurs collaborateurs de tous rangs, et, dans la vérité de la vie nationale, assurons-nous les occasions et les moyens de débattre l'ensemble et le détail de nos intérêts ! Un tel organisme supérieur doit devenir, soit difficilement, mais très sûrement, fraternel. Pourquoi pas ? L'union du Syndicat est étroite et directe, elle le restera. Il peut y avoir une autre union large et durable aussi, comparable à ces unions territoriales qui rassemblent pauvres et riches, dirigeants et dirigés, dans le corps et le cœur d'une même patrie. Ce sera la Corporation.

» Cette perspective vaut bien un armistice. Admettons qu'il n'y ait d'abord qu'une trêve, et courte. Soit ! Après avoir traité une fois, on traiterait deux et trois fois. Puis on viendrait à causer de bonne amitié et la guerre impie cesserait d'être endémique, systématique. Les conditions de paix sociale seraient discernables. Rien ne prouve que, entre membres du même corps, les guerr s seules soient naturelles. Les entr'aides le sont aussi. Pourquoi ceux qui peuvent travailler ensemble pour extraire la houille ou souffler des bouteilles ne pourraient-ils pas s'appliquer ensemble à régler leurs difficultés ?

» Le grand mal de l'ouvrier moderne tient au manque de sécurité. Il n'a rien qui lui soit propre, qui assure son avenir. Des types spéciaux de propriétés peuvent être réalisés pour lui : la propriété morale de sa profession, analogue à celle du grade pour l'officier ; la propriété commune déjà existante (trop peu) dans le Syndicat, et qui peut être étendue à la Corporation, où, par efforts bilatéraux conjugués, elle servira de symbole et de lien au concours permanent de tous les facteurs moraux de la même industrie. Auprès du bien syndical et du bien corporatif, devront encore naître des propriétés de famille, afin d'ajouter plus de fixité et de durée à un ordre consolidé. Ainsi disparaîtra le prolétariat. Ainsi, le travailleur cessera de flotter dans un milieu étranger. Il sera le citoyen, le bourgeois d'une Cité. Une bourgeoisie ouvrière peut et doit continuer le développement des vieilles bourgeoisies paysannes, industrielles, commerciales et incorporer l'ouvrier à la société, selon le vœu d'Auguste Comte. Encore une fois, pourquoi pas ?... Tout cela s'est vu. Nous ne faisons pas d'hypothèses dans les espaces. Les hommes ont souvent tenté de vivre ainsi, non sans réussites, aussi fameuses que variées. Leur Histoire exprime leur Nature : elle n'est point défavorable à ce concordat empirique et, dans le cas nouveau, la science et la puissance de l'homme moderne remettent dans ses mains des instruments d'une efficacité inouïe, pour créer des états de bien-être et de vie facile plus complets, plus étendus et meilleurs qu'autrefois. Pourquoi ne pas reprendre en le renouvelant ce qui a réussi ? Cela ne peut pas échouer, si l'on s'y donne, encore une fois, tête et cœur ! »

Depuis la fin du dernier siècle, Ch. Maurras et combien d'autres multiplièrent les avertissements du même genre. Si la France y resta sourde, malgré la bonne volonté de tant d'hommes, n'est-ce pas que son régime était, par essence, divisé et diviseur ?

INDOCHINE.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La formation, en Indochine, d'un grand colonial :

Le commandant LYAUTEY,

chef d'état-major au Tonkin (1895-1897)

par E. BERTAUX

En septembre 1894, le chef d'escadron breveté Lyautey, chef d'état-major de la 7e Division de cavalerie, à Meaux, traverse une crise morale. Il est écœuré de la vie routinière qu'il mène depuis vingt ans dans les garnisons de France. Cet « animal d'action » a en horreur le vide apparent de sa besogne quotidienne et les fastidieuses minuties de l'administration militaire. Il serait heureux de partir vers de lointains horizons, d'autant plus que son fameux article sur *Le rôle social de l'officier*, paru en 1891, n'a pas rencontré que des admirateurs. Plusieurs grands chefs ne lui pardonnent pas d'avoir exprimé des idées aussi audacieuses. Pour toutes ces raisons, il veut changer d'air. Un ami particulièrement bien placé réussit à le faire muter et le voilà affecté, à titre provisoire, à l'état-major du général commandant les Troupes d'occupation, en Indochine.

A 40 ans, une vie nouvelle va commencer pour lui. Son besoin d'activité sera amplement satisfait et les fonctions qu'il exercera au Tonkin lui donneront une solide formation coloniale : il sera successivement chef d'état-major à Hanoi et en opérations, commandant de colonne, chef du cabinet militaire du Gouverneur Général. Il aura surtout la bonne fortune de servir quelque temps sous les ordres directs du colonel Gallieni, recevra de celui-ci de précieux enseignements et aussi, selon son expression, de profitables « leçons de choses » dont il tirera le plus grand profit à Madagascar et au Maroc.

***

Dix jours après son arrivée en Indochine, fin décembre 1894, il prend au pied levé, par intérim, les fonctions de chef d'état-major du général commandant les troupes. C'est une bien lourde charge pour un officier métropolitain fraîchement débarqué au Tonkin. Répression de la piraterie, organisation des Territoires Militaires, ravitaillement des postes, telles sont les principales questions à régler d'urgence. Elles n'ont rien de commun avec celles que l'on a l'habitude de traiter chaque jour, à Meaux. Mais n'est-ce pas une occasion inespérée de se mettre rapidement au courant ?



Le commandant Lyautey à Hanoi en 1895.
(d'après une photographie parue dans le livre de Sonia E. Howe : Lyautey, du Tonkin au Maroc)

« C'est une tuile heureuse qui me jette en plein cœur de toutes les affaires de ce pays... et me donne en quelques semaines plus de jalons pour toute la suite de ce dont je veux m'occuper que dix mois de subalternerie. » (1)

(1) LYAUTEY : *Lettres du Tonkin et de Madagascar.*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Un mois plus tard, il est présenté à Langson, au colonel Gallieni, commandant du 2e Territoire Militaire. Le brillant cavalier est vite conquis par le « seigneur précis, lucide et large » et se félicite de lui être adjoint pour une tournée d'inspection comportant la visite de tous les postes frontières, de Lang-son à la limite du 3e Territoire.

En fait, cette collaboration durera cinq mois. Le colonel trouve à Cao-bang l'ordre d'organiser et de diriger une opération contre le chef pirate Ba-Ky, qui vient d'enlever un télégraphiste européen, M. Sabot. Une période d'activité intense, de « réel » s'ouvre pour Lyautey, devenu chef d'état-major en campagne. Elle sera la plus profitable de tout son séjour, grâce à son contact quotidien avec le grand guerrier et administrateur qui a bien voulu le choisir comme collaborateur du moment. Il constatera de visu les brillants résultats obtenus dans tout le 2e Territoire Militaire par la mise en application d'une méthode de pacification toute nouvelle qui consiste essentiellement à occuper les pays évacués par les bandes et à y faire renaître la vie. La défense contre les pirates est basée sur l'organisation à la périphérie de la zone occupée, d'une ligne de villages, fortifiés et défendus par les habitants armés par nos soins. Cette ligne est soutenue par des blockhaus reliés par optique et des postes militaires formant réserve du dispositif. A l'abri de cette protection, la région est organisée en secteurs placés chacun sous les ordres d'un chef unique, politique, administratif et militaire auquel est adjoint un notable du pays même. Les habitants sont incités à reprendre goût à la vie normale par des distributions de buffles, d'instruments aratoires, des avances de riz ; le commerce est lancé par l'organisation de marchés et la création de routes, l'extension de zone organisée au détriment du territoire pirate voisin n'ayant lieu qu'une fois la pacification solidement assurée. On reconnaît ici l'essentiel de la politique dite de la tache d'huile qui permettra plus tard de « bâtir » le Maroc.

Ce disciple particulièrement doué apprendra beaucoup en voyant agir le maître. Il appréciera les motifs de la confiance sans bornes que le colonel inspire à ses cadres, la grande initiative qu'il leur laisse. Il saura qu'un vrai chef ne s'abaisse pas en consultant ceux qui mettent la main à la pâte, même les plus modestes, puisqu'un jour il verra le commandant du 2e Territoire décider l'adoption d'une mesure générale sur la seule proposition d'un sergent.

Il bénéficiera enfin de l'enseignement direct du chef, de la « leçon de choses » quasi quotidienne, leçon de calme et de commandement. La première lui sera donnée le jour même de son arrivée à Lang-son. En bon breveté, il s'est muni de tous les documents récents et des règlements les plus modernes. Gallieni les lui enlève, en fait un paquet pour Hanoi : « Ces bréviaires ne feraient ici que vous embrouiller. C'est sur place, en maniant les hommes et les choses que vous apprendrez votre métier ».

L'opération effectuée contre Ba-Ky fournira l'occasion de fructueuses leçons. Lyautey est chargé d'organiser le ravitaillement et doit réunir, en pleine brousse, dix jours de vivres pour 4.000 hommes. Par suite d'incidents divers, ces dix jours tombent à quatre. Si ce désastre n'est pas réparé d'urgence, la colonne ne pourra avoir lieu. Quel camouflet pour Gallieni ! Le chef d'état-major se démène au mieux tandis que les officiers d'approvisionnement défilent devant son abri, apportant chacun une note pessimiste. Le colonel est à dix pas. Il entend tout et, malgré son inquiétude, se garde d'intervenir dans une affaire qui est du ressort de son subordonné. Un mois plus tard seulement, parlant pour la première fois de cette histoire, il dira : « Avouez que vous avez passé un sale moment. Moi aussi, d'ailleurs. Mais j'avais entendu tous les ordres que vous aviez donnés. Il n'y avait rien de plus à faire qu'à vous laisser tranquille et à ne pas vous en parler, ce que j'ai fait ».

Pendant l'avance concentrique sur Kituong, Lyautey cherche un jour à la jumelle les groupements qui se dirigent sur le repaire pirate. Il ne peut s'empêcher de faire des observations sur la lenteur du mouvement, sur ce qui lui paraît être un flottement ou une erreur de direction. « Tâchez de rester tranquille, lui répond son chef. Les colonnes sont en marche ; il y en a pour deux heures avant qu'elles atteignent les emplacements qui leur sont assignés. Jusque-là, je ne veux pas lever le nez de mon livre. Leurs chefs ont compris, où, si par hasard, ils n'ont pas compris, il n'y a plus rien à leur dire. Mais surtout, ne vous avisez pas de leur envoyer des agents de correspondance qui vont tout embrouiller et qui, d'ailleurs, ne les rejoindront pas. Ce ne serait que de l'agitation inutile. Pas de tracassin... ».

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Trois semaines plus tard, c'est une leçon de fermeté et de prévision. La campagne s'achève au moment où va commencer la saison des pluies. Il faut atteindre *Tuyên-quang* au plus tôt. Déjà trois orages en cours de route ont été de bons coups de cloche. Le colonel presse le mouvement. Depuis onze jours, par la chaleur torride de mai, les troupes marchent sans arrêt. Les commandants d'unité désireraient obtenir au moins un jour de repos pour leurs hommes. Impassible, Gallieni refuse. Bien lui en prend, car la colonne est à peine arrivée au poste et répartie dans de bons cantonnements que des pluies diluviennes se déclenchent. Un jour de plus et c'eût été la catastrophe, l'impossibilité de franchir les arroyos brusquement grossis.

Leçon de commandement encore :

« Vous rappelez-vous, écrira Gallieni, l'ascendant que nous avions sur nos hommes, sans que nous ayons besoin de leur tenir de discours (je suis franchement opposé à cela), par la seule impression que nous avions faite sur eux en partageant leurs dangers, en les conduisant avec calme et sans les embêter de mille minuties qui sont si insupportables au soldat français ? »

⁂

Fin mai 1895, c'est le retour à Hanoi :

« Cette fois, c'est bien fini. J'ai déjà des nausées préventives d'état-major, de bureaux, de férules, d'heures prescrites. Ah non ! Je n'en suis pas et je n'y crois pas. Vive la brousse ! »

Mais le travail le reprend. C'est la présence au bureau de l'aube à la nuit. Sa détente est de bibeloter un peu et d'organiser avec goût le home où il reçoit des amis triés sur le volet. C'est aussi de passer une partie de ses nuits à mettre au point un projet personnel visant à la liquidation définitive des zones pirates qui couvrent encore, en 1895, la plus grande partie du 3e Territoire Militaire, tout l'intérieur du quadrilatère *Lung-kem* (frontière de Chine), *Ha-giang, Tuyên-quang, Bao-lac.* Ce travail est présenté au général en chef et au Gouverneur Général qui, après avoir hésité devant les difficultés de cette opération d'envergure, acceptent finalement d'en courir les chances. Le colonel Vallière assurera la charge d'exécuter le programme adopté. Le commandant Lyautey sera son adjoint.

Celui-ci se met en route pour rejoindre son nouveau chef à *Ha-giang.* A *Tuyên-quang* on l'avise qu'une forte bande, échappant au colonel Vallière, descend vers le sur pour piller le delta. La quasi-totalité des troupes est avec le colonel. Il faut cependant arrêter cette incursion. Lyautey prend sur lui de remplir cette tâche. Il fait venir cent légionnaires de Viétri et, avec ce qu'il peut rameuter, en prélevant jusqu'à *Yên-bay,* forme deux groupes pour barrer le passage à *Chiêm-hoa* et *Bac-muc.* Il arrive en ce dernier point pour apprendre une mauvaise nouvelle : un détachement de 90 hommes qui venait vers lui a rencontré la bande forte de 400 hommes, l'a imprudemment attaquée et a subi un échec sérieux : en quelques minutes, elle a perdu 22 tués et blessés. Du moins, sait-on, après ce combat, où la bande s'est retranchée. Lyautey ne l'attaquera pas, car le « monsieur » de Lang-son lui a appris — principe absolu — qu'on n'attaque pas sans canon une bande solidement installée et protégée par un terrain d'accès difficile. Il se propose de l'investir, avec toutes ses forces réunies, en attendant de pouvoir mieux faire. Fidèle au procédé du maître, il agit concentriquement, avec trois colonnes en direction du repaire. Se voyant tourné, l'adversaire évacue sans combattre. « Ils ont eu bien de la bonté, car juchés au haut des rocs, nous n'aurions pas été les y chercher. »

En somme, ce « biffin » s'est fort bien tiré de la première affaire où il a commandé en chef et c'est une belle entrée de jeu pour sa participation aux colonnes Vallière. Celles-ci se déroulent comme prévu. Lorsqu'elles sont terminées, le colonel chargea son adjoint d'organiser la région de Bao-lac, débarrassée des pirates, de prendre contact sur la frontière conquise avec nos voisins chinois et de négocier avec eux pour jeter les bases d'une action commune contre la piraterie. « J'aurai donc fait tous les métiers dans cette compagne : organisation de l'arrière, combat au *Nui-ken,* administration à *Bao-lac,* diplomatie à *Nabo.* Vraiment, c'est plus amusant qu'à Meaux. » Et c'est aussi, peut-on ajouter, de l'excellente formation coloniale.

Et pour que rien ne manque à Lyautey, à ce point de vue, il fait connaissance, comme avant lui Gallieni, avec les sacrosaints règlements administratifs. Une colonne a dû réquisitionner du riz et a remis en échange, aux habitants de la région de *Bao-lac,* des reçus en bonne et due forme. Les villageois se sont présentés au commissaire le plus voisin, qui les a envoyés promener sous prétexte que ces troupes venaient de Cao-bang et que Cao-bang seul

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— à onze jours de marche — peut payer la facture. « Ils ne savent même pas par où on y va. Or, ce sont d'ex-pirates dont la fidélité tout cet hiver a été un gain inespéré et... jugez ! Ça ne pèse pas lourd, auprès d'un commissaire, un commandant qui n'a que des intérêts politiques à faire valoir, en face d'un cliché administratif. »

La mission prenant fin, c'est, de nouveau, le retour à Hanoi où l'attendent les fonctions de chef du cabinet militaire c'est-à-dire de chef d'état-major du Gouverneur Général. Dans ce poste, il aura, après la vie de la brousse, une vue d'ensemble de toutes les questions intéressant l'Indochine, mais aussi il se trouvera en butte aux mesquineries de l'entourage du nouveau général en chef et aux contre-coups d'une campagne d'opposition menée dans la presse, contre la plus haute autorité de la colonie à l'occasion de l'élection d'un délégué colonial.

Contre-partie heureuse : il peut parfaire sa connaissance du pays en accompagnant le Gouverneur Général au Tonkin, en Annam, à Saigon et au Cambodge. Mais il est vite « saturé du rôle d'Etat-tampon » que les circonstances lui imposent et « il a soif d'aller se baigner dans l'administration claire et directe ». Il recevra satisfaction. Le 16 novembre 1896 arrive de France le télégramme suivant : « Si voyez pas inconvénient dirigez sur Madagascar commandant Lyautey demandé par Gallieni ».

Or, on songe à faire de lui un Résident Supérieur et cette perspective le tente beaucoup, car il entrevoit la possibilité de mener une action féconde. Toutefois il n'hésitera pas un seul instant. Il a dit jadis à son ancien chef : « Où que vous soyiez, quoi que vous veuilliez faire de moi, je serai partout et toujours à vos ordres, au premier signe ». Le moment est venu de tenir parole : en janvier 1897, il rejoint directement Madagascar.

***

Lyautey quitte le Tonkin après un séjour de deux ans, varié et bien rempli. Il a tenu des emplois importants, vécu la vie de brousse, s'est battu, a joué un rôle actif et personnel en colonne et au combat. Il a vu opérer un très grand chef et acquis près de lui une méthode coloniale. Il part vers d'autres cieux, solidement formé par l'Indochine. Il le sent d'ailleurs, car il s'attache à ce pays : « J'y reviendrai lorsque la cure à Madagascar aura suffi. Je reste Indochinois de toute ma foi ».

Le destin en décidera autrement. Ce n'est pas en Extrême-Orient qu'il aura, selon son rêve, « un cercle à commander, à créer, à féconder, à défaut d'un Etat ». Les territoires du Sud de Madagascar et plus tard le Maroc exauceront son désir. Il y appliquera, avec la maîtrise que l'on sait, l'expérience acquise au Tonkin, les enseignements reçus et la manière de commander de son maître de Lang-son : « Le commandement sous la forme directe et personnelle de la présence sur place, de la tournée incessante, de la mise en œuvre par le discours, par la séduction personnelle, par la transmission visuelle et orale de la foi, de l'enthousiasme ».

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Souvenirs d'un vieil annamitisant (1)

(Suite)

par L. CADIÈRE
des Missions Étrangères de Paris

J'AI dit, plus haut, que j'ai souvent été gêné dans l'usage de la langue annamite, soit du côté des gens du peuple, soit du côté des hautes classes. Il me manquait le vocabulaire ou l'aisance nécessaire.

C'est pendant mon séjour à Đồng-hới que j'ai commencé à m'apercevoir qu'un Européen parlant annamite peut être gêné aussi du côté du raisonnement.

On prend souvent le missionnaire comme arbitre, dans les différends qui divisent les communautés annamites, clans, villages, chrétientés. Tout le monde s'assemble dans la grande salle du presbytère, d'un côté un parti, de l'autre, le parti adverse. Tout en se faisant passer mutuellement la chique de bétel ou une cigarette, on discute ferme. Tantôt c'est un orateur qui parle seul, et il y a, parmi les Annamites des deux sexes, des orateurs éloquents. Tantôt, c'est le brouhaha, où tous parlent à la fois. Lorsque c'est le tour de l'orateur individuel, les périodes se succèdent, harmonieusement balancées, puis, tout à coup, un éclat de rire général, ou bien des protestations véhémentes du côté du parti adverse, interrompent le discours. Qu'a-t-il dit ? Je suivais attentivement l'orateur, me semblait-il, mais je n'ai rien remarqué de nature à provoquer les réactions qui viennent de se produire. Je croyais comprendre, en fait je n'avais rien compris. J'avoue la faiblesse de mon entendement, je fais répéter. Tantôt c'est un mot qui m'avait échappé. Mais, d'ordinaire, c'est le raisonnement que je n'avais pas saisi. Il me faut de longues explications, pour que je comprenne ce que les Annamites avaient saisi du premier coup, parfois même sur une simple allusion.

Lorsque mes confrères du Japon publiaient les « Mélanges japonais », l'un d'eux avait fait une étude très fouillée sur le syllogisme extrême-oriental. En Occident, le syllogisme est précis et clair :

Ceci est celà ;
Or vous êtes ceci ;
donc vous êtes cela.

C'est même brutal. On vous met en face de la vérité tout d'un coup, sans que vous puissiez vous échapper, soit d'un côté, soit de l'autre. Le syllogisme extrême-oriental, au contraire, vous apporte la vérité peu à peu, par petits paquets, qui, s'accumulant, finissent par remplir le verre et le faire déborder. C'est quand le verre déborde que se produit la réaction chez les auditeurs, grands éclats de rire, ou cris de protestation. Pour moi, le verre n'était pas encore plein. Les petites doses de la vérité qu'on avait servies à mon intelligence ne m'avaient pas satisfait. J'attendais encore une explication, une raison, une preuve. C'est pour cela que, pour comprendre, j'étais obligé de demander un supplément de preuve ou d'explications.

Dans une étude sur la manière de faire les observations religieuses, j'ai analysé ce phénomène, car je l'ai rencontré bien des fois, dans mes recherches. L'esprit occidental veut plus de lumière, plus de netteté que ne le demande l'esprit extrême-oriental. Mais que signifie donc ce mot ? Pourquoi faites-vous ce geste ? Quelle est la croyance qui s'attache à ce rite ? J'étais obligé de m'arrêter dans mes investigations, les gens avaient compris, mais moi, pas encore.

Apprendre une langue n'est pas seulement une affaire de gosier ou d'oreille, ce n'est pas seulement une affaire de mémoire, mais c'est aussi, quand il s'agit de langues si différentes que le français et l'annamite, c'est surtout une affaire de pensée. Il ne s'agit pas seulement de parler comme les Annamites, mais il faut aussi penser comme eux.

Cela ne s'apprend pas dans les livres, malheureusement. Et même les livres que les annamitisants ont à leur disposition, rédigés dans le but spécial de faire apprendre l'annamite à des Français, traitent les diverses questions de syntaxe, non pas en se plaçant au point de vue de la langue annamite elle-même, mais en se plaçant au point de vue des Français, de leur manière de parler, de leur façon d'arranger le discours, de leur façon de penser. Ils traitent la langue annamite exactement comme si elle avait la même structure que la langue française. Et, chose plus curieuse encore, des grammaires composées par des Annamites, pour l'usage d'écoliers annamites, sont conçues, exactement, sur le même plan. Personne, jusqu'ici, ne s'est préoccupé de faire une gram-

(1) Voir nos numéros 120, 122, 126, 129, 131, 134, 139 et 144.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

maire annamite basée sur la constitution propre de la langue annamite, de façon à conduire l'annamitisant à penser vraiment annamite.

Examinons quelques exemples :

« Je reviens de la chasse » :

Tôi đi bắn về

(Moi-aller-chasser-revenir.)

Nous avons là un exemple clair et net du phénomène en question. Des deux côtés, en français comme en annamite, les notions à rendre sont les mêmes : le retour de la chasse. Mais le français attire l'attention en premier lieu sur « le retour », et donne comme complément à cette idée, l'idée de « chasse ». Cette seconde idée est secondaire, en tant qu'elle s'ajoute à la première pour la compléter. L'annamite adopte une marche différente, la marche chronologique. Nous avons les notions énoncées les unes après les autres, dans l'ordre où elles se sont déroulées. « Je suis parti — pour chasser — me voilà de retour ». Je le répète, en français comme en annamite, l'idée que l'on veut rendre est la même : le retour de la chasse. Mais l'esprit français conçoit cette idée complexe d'une manière, et l'esprit annamite d'une autre manière. En conséquence, la langue annamite et la langue française rendent cette idée, non pas seulement par des mots différents, mais aussi par une construction, par un ordre différent, témoins de la différence des opérations de l'esprit.

Prenons un autre exemple :

« J'y vais fréquemment » :

Tôi năng đi đó

(Moi-fréquent-quant à aller-là.)

Ici aussi nous avons une marche de pensée et une expression différentes, pour exprimer une même chose. En français, la notion de « fréquence » est reporté sur le verbe, et « fréquemment » est un adverbe modifiant le verbe « aller ». Mais en annamite aussi, me dira-t-on, et *năng* est aussi un adverbe placé avant le verbe *đi* et le modifiant. En effet, certaines grammaires expliquent le cas de cette façon. Mais c'est une erreur complète. C'est que leurs auteurs sont dominés par la construction française et qu'ils croient que la construction annamite est la même que cette dernière. En réalité, l'idée de « fréquence » est reportée sur le sujet, et *năng* est un adjectif, modifiant *tôi*, et ayant pour complément le verbe *đi*. Ici aussi, nous avons encore une même idée complexe, rendue par une construction différente, et, par conséquent, ayant été conçue par une marche différente de l'esprit.

Je m'en excuse, mais je vais ajouter encore un exemple. Pour les dames, s'il en est quelqu'une qui lise mon travail, mon argumentation est, sans contredit, pénible. Pour les hommes, ils ont tous subi un vague examen d'annamite, cela leur rappellera de vieux souvenirs, peut-être un peu amers, mais qui les aideront à suivre mon raisonnement.

Voici l'exemple, il est très court :

« Le bœuf » :

Con bò

(Etre animé — bovin.)

La correspondance des deux expressions, la similitude des deux constructions, semble parfaite, évidente. « Le bœuf », article et substantif ; *con bò* article et substantif. Beaucoup de grammairiens, surtout de nos jours, les anciens ne s'y trompaient pas, beaucoup d'auteurs font de *con*, dans *con bò*, un article. Ils se trompent complètement. Et même, lorsque, atténuant l'assimilation, on dit que *con* « joue le rôle d'article », c'est encore une erreur, une grosse erreur.

Dans l'expression « le bœuf », « le » est un article, d'après notre terminologie d'Occident.

Qu'est-ce qu'un article ? C'est un mot placé devant le substantif et qui le détermine plus ou moins, en ce sens qu'il indique — parfois, pas toujours — que ce substantif va être pris dans un sens déterminé. Cette définition était parfaitement exacte à l'époque ancienne où « le bœuf » était encore « illum bovem ». A ce stade, « illum » déterminait vraiment « bovem », à tel point qu'on dit que c'est non pas encore un article, mais un adjectif déterminatif, ou, plus exactement, démonstratif. Ce mot signifie qu'il s'agissait de tel bœuf, de « celui-là », pas de celui-ci, pas d'un autre. Aujourd'hui, « illum bovem », s'est transformé peu à peu, en « le bœuf ». On dit encore que « le », appelé article, détermine le substantif, mais c'est bien vague, par suite d'une vieille habitude, si l'on peut dire. Mais acceptons la définition des grammariens : l'article « le » détermine le substantif « bœuf », ou, pour être plus précis, « l'article est en réalité un adjectif déterminatif qui sert à modifier l'étendue des noms, en restreignant l'application de ces noms soit à tel ou tel individu, soit à telle ou telle catégorie d'individus déterminés ».

(Brachet et Dussouchet : « Grammaire française », cours supérieur, p. 153.)

C'est clair.

Dans l'expression *con bò*, nous avons une construction absolument différente, et même contraire.

Con, c'est un substantif, encore bien vivant dans la langue, qui désigne « un être animé ».

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

C'est un substantif à sens très étendu, un substantif générique. *Bò*, par contre, rend l'idée de « bovin », soit, suivant le cas, un bœuf, soit une vache, soit un veau. C'est un substantif à sens plus restreint, plus circonscrit. Accolé au substantif *con*, il restreint, il circonscrit, il délimite, donc il « détermine » au sens exact du terme, ce substantif à sens générique. Dans l'expression française « le bœuf », c'est le premier mot qui restreint, détermine, au moins par vieille habitude, le second mot : il s'agit de tel bœuf. Dans l'expression annamite : *con bò*, c'est le second mot qui restreint, détermine le premier.

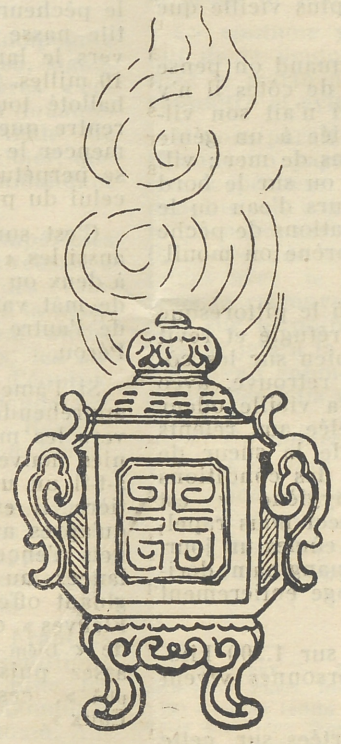
Ici donc, encore, nous avons, pour rendre la même notion, un bœuf, deux constructions tout à fait différentes, qui sont le signe traduisant au dehors, la marche que suit l'esprit, au dedans, pour concevoir cette idée de bœuf.

Or, si l'on étudie la langue annamite en se plaçant au point de vue de la structure propre de cette langue, et en se dégageant des formules, des systèmes, des nomenclatures adoptées pour étudier les langues européennes, bâties sur un modèle tout différent, on s'aperçoit que l'annamite fourmille de ces cas, où, pour rendre les mêmes idées, je le répète, les tournures, la construction, sont toutes différentes du français ce qui prouve, ne l'oublions pas, que l'esprit annamite, pour se rendre compte des choses, suit une route différente de la nôtre.

C'est là que doit mener une étude complète de la langue annamite.

Hélas ! je n'y suis pas encore arrivé. Mais je reconnais que ce n'est pas nécessaire pour parler l'annamite d'une façon décente.

(*à suivre*)



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

TROIS VOILIERS PEU CONNUS DES COTES D'INDOCHINE

par PIETRI

M. Piétri, Inspecteur des Pêches à Tourane, vient de terminer un volumineux ouvrage, illustré de sa main, où il a étudié de très près tous les voiliers que l'on rencontre sur les côtes de l'Indochine. Ce livre, dont nous avons eu en mains le manuscrit, est remarquable, tant par la précision du texte que par la qualité des dessins. Nous remercions M. Piétri d'avoir bien voulu nous permettre d'en publier quelques extraits pour nos lecteurs :

INTRODUCTION

Il est étonnant de constater que, malgré tous les ouvrages traitant de démographie indochinoise, parus depuis ces dernières années, peu de chose ait été dit touchant les populations nombreuses et variées qui, du Nord au Sud, bordent les 2.600 kilomètres de côtes de ce pays. Et cependant, c'est en vain qu'on rechercherait en Indochine, qui vit entièrement de riz et de poisson, industrie qui soit plus vieille que celle de la pêche.

Cette omission est surprenante quand on pense que sur un pareil développement de côtes il n'y a pas un kilomètre de rivage qui n'ait son village de pêcheurs, sa pagode dédiée à un génie bienveillant, sa corporation de gens de mer ; villages situés au fond d'une crique ou sur le bord d'une lagune, à l'estuaire d'un cours d'eau ou le long d'une plage aride, les embarcations de pêche halées sur le sable, abattues en carène ou mouillées sur leurs ancres.

S'il y a au monde une région où le pittoresque de la vieille marine à voile s'est réfugié et revit dans ses multiples aspects, c'est bien sur les côtes de la mer de Chine. Là, on retrouve, avec une gamme infinie de couleurs, la vieille odeur de bois d'une époque révolue, mêlée aux relents indéfinissables des saumures et de la sueur de toute une humanité parquée dans des conditions d'habitabilité inimaginables. L'hygiène y est ignorée, jusqu'au nom même, et ceci nous rapellera la vision effroyable que nous eûmes un jour, dans le Sud, d'une jonque du Quang-nam dérivant, toutes voiles dessus, l'équipage entièrement décimé par la peste.

Rien qu'en Annam, c'est-à-dire sur 1.200 kilomètres, on estime que 300.000 personnes vivent exclusivement de la pêche.

Que dire des appréciations portées sur cette population maritime ? « L'Annamite a horreur de la mer... », a-t-on coutume d'entendre dire. « Il ne s'y aventure que quand elle est belle ou quand le temps paraît ne devoir se modifier dans la journée... ». « Marin peu audacieux... », etc.

Et cependant, il faut les avoir connus sur leurs embarcations de la frontière de la Thailande aux dangereux récifs de Nao-Tchéou, accalminés dans l'inter-mousson ou emportés dans les tourmentes d'un typhon, au long des jours et des jours de travail harassant, pour se convaincre que de tous les métiers, en quelques pays que ce soit, le métier de la mer ignore plus qu'aucun autre l'incompétence et la faiblesse physique.

Sur une des côtes les plus balayées du monde par les dépressions cycloniques, appelée par ses riverains mêmes « la côte de fer » (Bãi sắt), qui commence au col des Nuages et finit au delta du Tonkin, nous rencontrons le mode de navigation le plus audacieux et en même temps le plus primitif qui soit. A cheval sur un tronc de bambou, le pêcheur de Hatinh, complètement nu, une petite nasse en bandoulière, s'élance en pagayant vers le large qu'il dépasse fréquemment de 6 à 10 milles. Et là, pêchant à la ligne, sous le soleil, balloté tout le jour au creux des lames, il ne rentre que le soir, harassé, mais prêt à recommencer le lendemain. Depuis combien de siècles se perpétue ce mode de navigation qui dut être celui du premier homme « qui prit la mer » ?

C'est sur cette même côte que se rencontrent aussi les « ghé bè », radeaux primitifs en bambou, à deux ou trois voilures, à dérive et à emplanture de mât variable, dont on retrouve les similaires de l'autre côté du Pacifique avec les balsas du Pérou.

Si l'âme annamite, superstitieuse et craintive, appréhende les grands voyages par terre, à travers les montagnes et les forêts peuplées de génies malveillants, du moins en tout Annamite y a-t-il un usager de la navigation fluviale ou côtière. Il est vrai que le voyage n'est entrepris qu'après avoir fait œuvres propitiatoires, bâtonnets d'encens allumés et papiers votifs brûlés ou lancés au vent, offrandes d'alcool et de riz gluant offertes aux « Hà bá », ces « Comtes des Fleuves » qui apaiseront les « ma rà », accolytes de « Diêm-Vương », le premier « Roi des Enfers, assez puissant pour braver jusqu'aux « Thủy-phủ », ces gardiens du Palais du « Roi des Eaux ».

Dans un pays maritime comme l'Indochine, de fleuves, de rivières, de canaux, il n'y a pas un homme, une femme, un enfant qui n'ait eu à utiliser un « xuồng » (canot), un « tam bản » (youyou), ne sache pagayer (bơi), ramer (chèo bơi), godiller (chèo lạn). Une masse considérable des populations riveraines des fleuves et des canaux, des ports et des rades ont leur habitat à bord des sampans, de jonques de transport, de maisons flottantes, naissant, vivant, mourant sous le même roof, dans une promiscuité inouïe. Il faut avoir parcouru tout l'Ouest cochinchinois, tout le

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

delta du Fleuve Rouge, les lagunes du Thua-thiên, le Sông Giang, le Sông Ca, les grands lacs du Tonlé-Sap, pour connaître ces grouillantes agglomérations fluviales fixées à demeure sur des embarcations de tous genres et de toutes dimensions, dont l'évaluation se chiffre par dizaine de mille.

Il faut avoir connu ces centres de pêche de îlot Cône, Tchéco, Rach-gia, Phuoc-hai — pour ne citer que le Sud —, si on veut se faire une idée des qualités particulières de ces gens de mer s'adaptant à toutes les circonstances, endurants, observateurs, connaissant le moindre signe du ciel présageant un changement du temps, connaissant à l'avance les heures et les anomalies des marées, les circonstances favorables pour les longues sorties, les époques de retour des bancs de pêche ; les risées de telle ou telle région. Ils n'ignorent ni les aires compliquées du vent, ni les constellations qui donnent les heures pendant les quarts de nuit, ni les courants, ni les manœuvres savantes pour échapper aux tempêtes tournantes, toutes qualités acquises par une longue accoutumance des choses de la mer.

Contester ces qualités, c'est faire preuve, pour le moins, d'ignorance.

Sait-on que l'Annamite a codifié les commandements donnés à la barre pour éviter les abordages, dès 1802, alors qu'il faudra attendre le décret du 4 novembre 1879 pour les appliquer légalement en France (1) ?

Thomas Bowyear, envoyé par la Compagnie des Indes sur les côtes d'Annam en 1695, signalait déjà dans son journal (2) les galères « cochinchinoises » du temps, les formalités douanières, toute une organisation mandarinale de perception de taxes sur les bâtiments de mer, que retrouvait en 1819, le capitaine Rey, commandant le *Henri* (3).

D'un document tiré des Archives Impériales d'Annam (4), il est dit que Gia-Long « réussit à faire avec ses Cochinchinois seuls « des vaisseaux à l'européenne » et que la durée de la construction « était de trois mois..., souvent même moins ». Les uns portaient « 26 canons, les autres 36 », avec « plus de 300 hommes d'équipage ». « Le vaisseau *Le Phénix* est commandé par M. Vannier qui a pour second M. Renou ; *L'Aigle* par M. de Forçant et *Le Dragon Volant* par M. Chaigneau » (5).

Jusqu'en 1865, existait un arsenal annamite dans le Lach-Chao (Sông Mà), connu sous le nom de Ha-Mat. On y construisait, dit un rapport de l'époque, des navires de formes européennes, de 4 à 400 tonneaux en beau bois de fer (6).

Navigateurs hauturiers avant que les Français ne vinssent bouleverser toutes les conditions économiques, de longs voyages sur la Chine, les Philippines, Singapour, le Siam, étaient communément entrepris par les « ghe bầu » d'Annam. Aujourd'hui, leurs périples se bornent au cabotage des côtes, jusque dans le golfe de Thailande, quelquefois encore sur Bangkok. Les gros tonnages disparaissent peu à peu, limités par la longueur de la quille dont les grandes dimensions sont quasi introuvables de nos jours, l'Asiatique n'ayant aucune confiance dans la jonction par écarts de morceaux rapportés. Beaucoup se modernisent par apport ou copie de gréements, apparaux, du modèle européen, mais il n'en est pas moins vrai, que si une indépendance de conception, une originalité dans la recherche et la facture d'un modèle doivent être portées à l'actif de ce peuple, il faut les chercher dans l'art de la construction de ses navires. Tout au long des monographies qui suivent, nous verrons qu'il a montré une expérience étonnante des choses de la mer et un sens d'observation qui fait que nous restons rêveurs de constater que, malgré la Chine qui a tout réglé des normes de la vie architecturale de ce pays, des mœurs, des coutumes, des habitudes, il ait pu encore innover en la matière. La dérive sur étrave, le gui à rouleau, les navires à coque flexible, les voiles compensées ne se rencontrent qu'ici et nulle part ailleurs.

Placée sur la grande route d'expansion commerciale commandant tout l'Extrême-Orient, l'Indochine, depuis les temps les plus reculés, a connu sur ses côtes deux courants de civilisation : l'un occidental (arabi-indhouiste), l'autre descendant du Nord (culture sinoïde). Il est de fait que nous retrouvons, au fur et à mesure que nous descendons vers le Sud, la voilure si caractéristique du bassin de la Méditerranée.

Ivon A. Donnelly (7) pense que l'œil dessiné sur l'avant des bâtiments chinois du Sud, et que nous retrouvons sur tous les navires annamites pratiquant le cabotage, a été apporté par les navigateurs arabes commerçant dans les mers du Sud depuis les temps fort anciens, et dérive de l'œil d'Osiris que les Egyptiens dessinaient sur la proue de leurs antiques dahabiehs.

La coutume populaire précisera que cet œil fait de la jonque annamite un gros poisson guidant le marin à travers les écueils qu'il sait reconnaître et éviter.

Il nous paraît intéressant de noter qu'il est une légende en pays d'Annam qui prétend que lorsque le pêcheur fait naufrage, il y a toujours un dauphin ou une baleine dans les environs pour le prendre sur son dos et le porter au rivage. Cette légende a des attaches profondes et lointaines avec le folklore d'autres pays, puisque nous la retrouvons en Grèce avec le poète Arion qui, sur le point d'être assassiné par des matelots, se jeta à la mer et fut sauvé par un dauphin qui l'avait entendu jouer de la lyre (8). Elle nous a valu ces jolis vers de La Fontaine :

Un navire...
Non loin d'Athènes fit naufrage.
Sans les dauphins tout eût péri.
Cet animal est fort ami
De notre espèce, en son histoire
Pline le dit : il faut le croire.
.....

(1) AUBARET. — *Histoire et description de la Basse-Cochinchine*, Paris, Imprimerie Impériale, 1863, p. 92-93.

(2) Compte rendu au Gouverneur de Madras. *Bulletin des Amis du Vieux Hué*, 1920.

(3) *De Bordeaux à Hué, au temps de S. M. Gia-Long*, B. E. I., janvier-mars 1942.

(4) *Les Français au service de Gia-Long*, L. CADIÈRE, document 22, V. A. V. H., 1920.

(5) Nous savons par ailleurs que Chaigneau, commandant le *Dragon Volant* participa à la bataille navale de Qui-nhon, livrée le 28 février 1801, dans laquelle Gia-Long anéantit la flotte des Tay-Son.

(6) *La mission Cleczkowski, au Tonkin (1857)*, par Rémi BOURGEOIS, Revue *Indochine*, nº 19, du 10 décembre 1942.

(7) *Chinese junks and other native craft*, KELLY and WALSH, Hongkong.

(8) HÉRODOTE, I, XXIV, PLUTARQUE, *Banquet des Sept Sages*, XVIII ; OVIDE, *Fastes*, II ; PLINE, *Histoire naturelle*, IX, VII ; AULU GELLE, *Nuits attiques*, XVI, XIX.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Un dauphin le prit pour un homme
Et sur son dos le fit asseoir
Si gravement...

Les cétacés sont pour les Annamites de « bons génies des Eaux » qu'on désigne sous le nom d'Altesse, en signe de déférence, donnant lieu, quand l'animal est rencontré mort ou rejeté sur le rivage, à de curieuses cérémonies qui se répètent tous les ans à la mémoire du « Ca Ong », pour lequel un pagodon est toujours édifié afin d'abriter ses ossements. Il y a peut-être une certaine analogie entre l'œil des jonques et ce culte de la baleine qui paraît faire croire que l'Annamite a matérialisé cette croyance du dauphin « porteur d'homme ».

Ce qui contribue à confirmer cette impression, ce sont ces sortes de pièces transversales, de forme particulière, disposées de chaque côté de l'étrave et coiffant la coque sur l'avant (1). Les Annamites leur donnent le nom de « ngã ». Sur les « ghe cưa » de l'île de Phu-quôc et sur les « thuyền lưới » de la baie d'Along, ces pièces transversales atteignent un développement considérable. On dirait les barbillons d'un gigantesque poisson. Il faut noter qu'on retrouve ces « ngã » sur certaines embarcations des îles de la Sonde. Leur but est surtout utilitaire. Ils servent de chaumards pour le passage des amarres et aussi de mouilleur pour basculer les ancres et éviter que les pattes de ces dernières ne transpercent le bordé en tombant. Sur les jonques du Nord-Annam, leur rôle est tout autre. Nous leur avons donné le nom « d'écran de proue » car nous avons constaté que cet accessoire était désigné par les pêcheurs du même nom que l'écran rituel, le « binh phong », placé devant les portes des maisons et des pagodes et qui a pour effet de s'opposer aux influences néfastes qui pourraient s'attaquer à l'embarcation.

Il est d'ailleurs curieux de constater que c'est toujours sur les « ngã » que sont fichés les bâtonnets d'encens que l'on brûle avec les papiers votifs au moment de l'appareillage.

⁂

La marine annamite est variée surtout dans ses bateaux de pêche. Chaque canton maritime, chaque province, chaque pays de l'Union a son type de navire, depuis le « cai thung chai », panier rond étanche, qu'un petit nho manœuvre à la pagaie, jusqu'à la grosse « ghe câu » du Quang-binh, la « ghe nang » de Tourane, la « thuyên luoi » de la baie d'Along. De la « chalom », reine du golfe de Siam, à la « Koupang », haute sur poupe, d'Apowan, toutes les formes de coque, toutes les variétés de voilures s'évertuent à nous donner une image sans cesse renouvelée de cet ensemble maritime malheureusement trop ignoré des Français et des Indochinois eux-mêmes.

D'abord voilure chinoise, nervée ou lacée sur vergue, elle passe de la forme aurique, à Tourane, pour devenir triangulaire dans le Sud, ralliant le gréement malais et méditerranéen, et redevenir rectangulaire aux confins du Cambodge. Coque à bordés assemblés par tenons et mortaises, coque à bordés fixés par carvelles, coque à fonds lattés, coque à dérive sabrée sur l'étrave, coque à plan de dérive décentré à l'aide d'un lest mobile, coque à tangon, leur énumération est considérable.

Toutes les industries de pêche y sont représentées : le Sardinier, les pêcheurs de « ca com » de Phu-quôc, le pêcheur de « ca trich » du Binh-thuan, le thonier du Banc de Britto ; les pêcheurs de requins de l'îlot de Juan Prieto, près de Qui-nhon, les chalutiers de la Baie de Tourane, ceux d'Apowan et du grand banc de pêche de Bac-long-vi ; les chasseurs de raies et de tortue des îles du large dans le golfe du Siam, les rouliers des bancs des Bouches du Mékong, les pêcheurs de calmar du Binh-dinh, et tant d'autres...

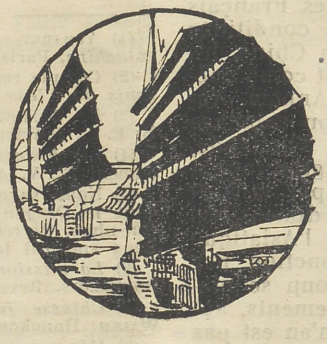
Rares, trop rares sont ceux qui tentèrent de garder leur image d'en décrire leurs formes, d'en dire leur poésie.

Et pourtant, que d'efforts créateurs représente cette marine indochinoise ! Que de couleurs pour les yeux, que de trouvailles pour le chercheur !

Son étude est passionnante. Aussi, à l'heure où, malgré nos malheurs, et peut-être à cause de cela, les esprits sont tournés vers les choses de la mer, en ce pays riche d'un pouvoir immense, ce don précieux de la nature : la mer, nous avons pensé qu'il était nécessaire d'attirer l'attention sur ces gros poissons volants que sont les voiliers d'Indochine.

(A suivre.)

(1) M. PARIS, dans un ouvrage en préparation : *Esquisse d'une Ethnographie navale des pays annamites*, leur a donné le nom de « joug de proue », par ressemblance avec ceux des anciennes galères du XVIIe siècle qui soutenaient les « apostis » longitudinaux où s'articulaient les avirons.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LA CATHÉDRALE DE SAIGON

par le R. P. PARREL

PARMI tous les édifices religieux de la Colonie, écrit le P. Launay dans son deuxième volume de « La Cochinchine religieuse », le premier rang revient, comme de droit, à la Cathédrale de Saigon.

Cette cathédrale, en effet, n'était-elle pas, au temps heureux de ses relations normales avec la Métropole, la première vision qu'offrait à nos yeux la terre d'Indochine ? En remontant la rivière de Saigon, nouveaux arrivants et retours de France, accoudés au bastinguage, ne voyaient pas sans émotion poindre au-dessus des palétuviers et des rizières ses deux flèches élancées. Il leur semblait alors que la France était moins lointaine, car là était le trait d'union. Ils avaient encore dans leur mémoire le dernier souvenir de la terre de France et c'était sur la colline qui domine Marseille la statue de Notre-Dame de la Garde, veillant sur l'immense port ; ici ils retrouvaient un autre clocher, symbole de la France chrétienne venue s'implanter en Asie pour faire connaître et aimer le Christ. Et tout naturellement ils se réjouissaient parce qu'il leur semblait toujours être chez eux.

La Cathédrale de Saigon.

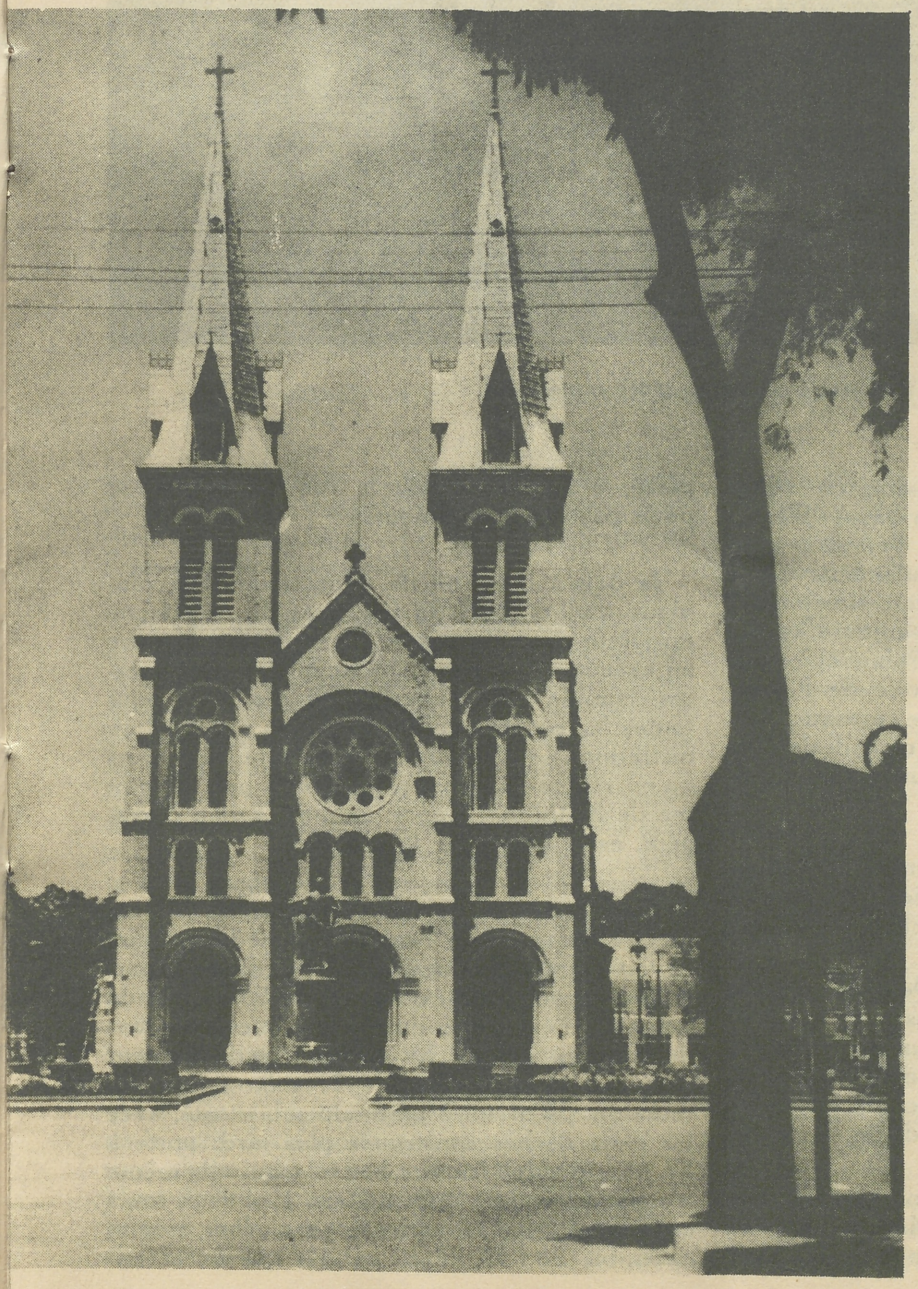
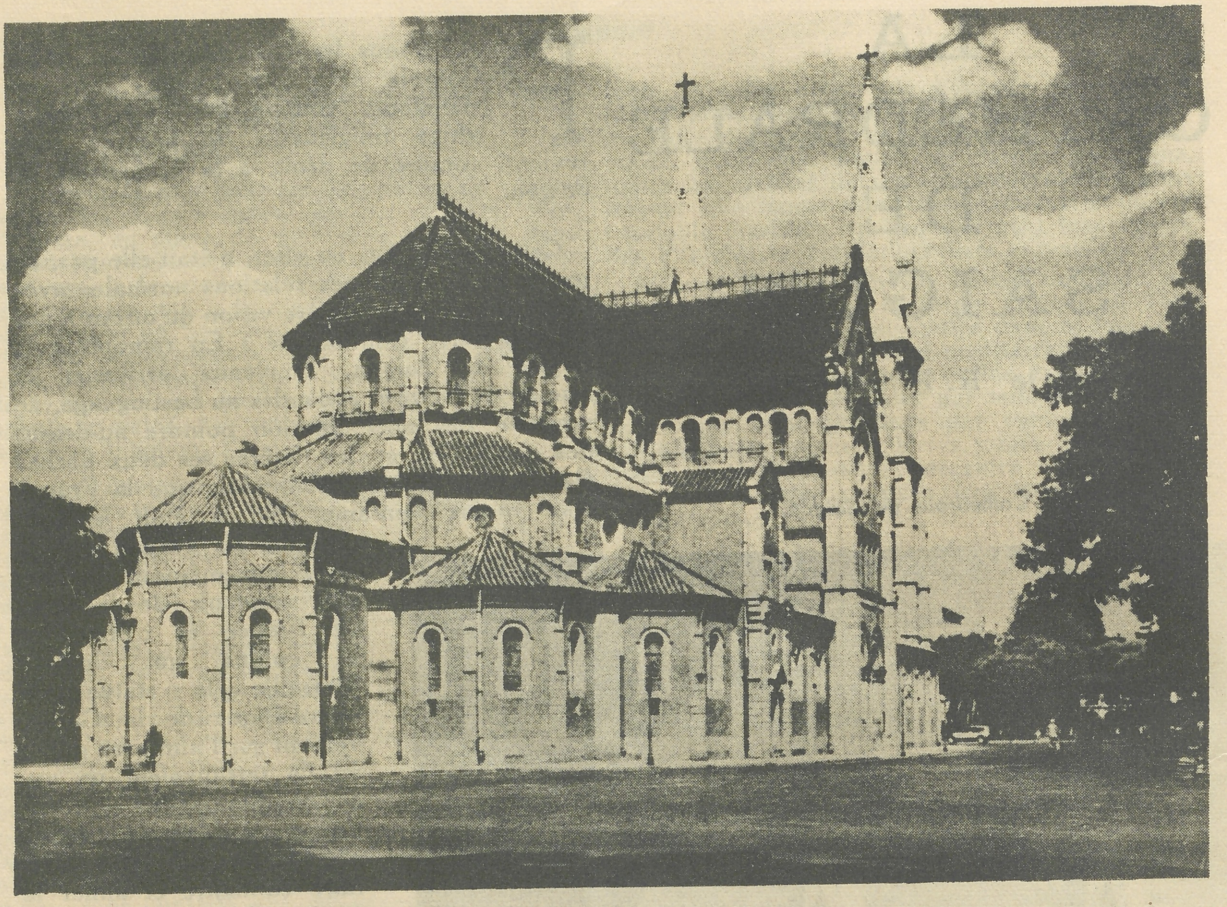


Photo YOUNG

Ce monument, dont je voudrais brièvement vous retracer l'histoire ne fut inauguré qu'en 1880. A cette époque, il ne comptait pas ses deux flèches qui ne furent construites qu'en 1894.

Auparavant Mgr. Lefebvre, qui avait quitté Xemchiêu pour venir s'installer en ville dans une belle case abandonnée par un mandarin annamite lors de l'arrivée des Français et qui est devenue plus tard la chapelle de l'Evéché, 180, rue Richaud, se vit attribuer par l'administration française une ancienne pagode dont il fit sa première cathédrale. Maison du prélat et chapelle devaient s'élever aux environs de la rue qui porte son nom.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



La Cathédrale de Saigon (Face postérieure).

Trois ans plus tard, c'est-à-dire en 1864, l'Amiral Bonard fit jeter dans la basse ville, au bord de l'arroyo qui occupait l'emplacement du boulevard Charner, les fondements d'une église plus convenable. Elle était située vraisemblablement où se trouve aujourd'hui la Justice de Paix, tandis que le Palais épiscopal était constitué par l'actuel Service de l'immigration. Malheureusement bâtie presque uniquement en bois, la nouvelle cathédrale vite minée par les termites, ne vécut qu'une dizaine d'années.

En 1874, une solution inattendue fut adoptée ; le service religieux eut lieu dorénavant dans la salle des fêtes de l'ancienne demeure du Gouverneur.

Il appartient à l'Amiral Duperré d'avoir compris qu'un tel état de choses ne pouvait durer et d'avoir lancé l'idée d'un concours entre plusieurs architectes pour l'édification d'une cathédrale digne de la Cochinchine et de sa capitale. Le plan de M. Bourard, de Paris, fut retenu et on se mit au travail.

Le 7 octobre 1877, Mgr Colombert bénit la première pierre de la future Maison de Dieu qui devait s'élever sur un terrain excellemment placé, à l'extrémité de la rue Catinat et au point culminant de Saigon.

Je dois à la vérité de signaler que les coloniaux d'alors ayant la tête près du bonnet ne tardèrent pas à critiquer le projet et sa mise en exécution. Passionnées furent les controverses, comme elles l'avaient été d'ailleurs pour toutes les constructions entreprises par l'Administration. On parlait de prix fabuleux alors qu'en réalité la dépense n'excéda pas la somme de 2.500.000 francs, ce qui n'a rien d'exagéré, est-il besoin de le préciser.

Pour ceux qui ne connaîtraient pas les caractéristiques de la nouvelle cathédrale, mon devoir est de leur signaler que l'édifice appartient au style roman, qu'il mesure 93 mètres du porche à l'extrémité du chevet, que la largeur du transept est de 35 mètres que la hauteur sous clef de voûte est de 21 mètres, que les tours ont 36 m. 60 à partir du sol, ce qui, avec les deux flèches construites plus tard, porte à 57 mètres dans les airs la croix qui elle-même n'a pas moins de deux mètres. Les deux tours contiennent une sonnerie de six cloches, pesant ensemble 28.850 kilos, « chose qui est certai-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Face postérieure de la Cathédrale. (Le panneau représentant le Maréchal mesure 6m × 8m)

nement sans rivale en Extrême-Orient » ajoutait alors le P. Launay à qui j'emprunte cette description » et que bien des cathédrales de France nous envieraient. »

Si l'on pénètre dans l'intérieur de l'église, on constate, remarque encore le même auteur, qu'il est orné avec une sobriété de bon goût. Au-dessus du Triforium une série de verrières déroule aux regards des spectateurs la procession des saints et des saintes venant saluer la Reine, la Vierge Immaculée, première patronne de la Cathédrale, dont la statue domine le maître-autel. Ce dernier, en marbre précieux, porte trois magnifiques bas-reliefs et est soutenu par six anges qui tiennent les instruments de la Passion. A propos des vitraux, une tradition veut que l'artiste ait donné aux saints et aux saintes les traits des personnages illustres de la colonie. Quant au chemin de croix chaque station sert d'autel aux chapelles latérales.

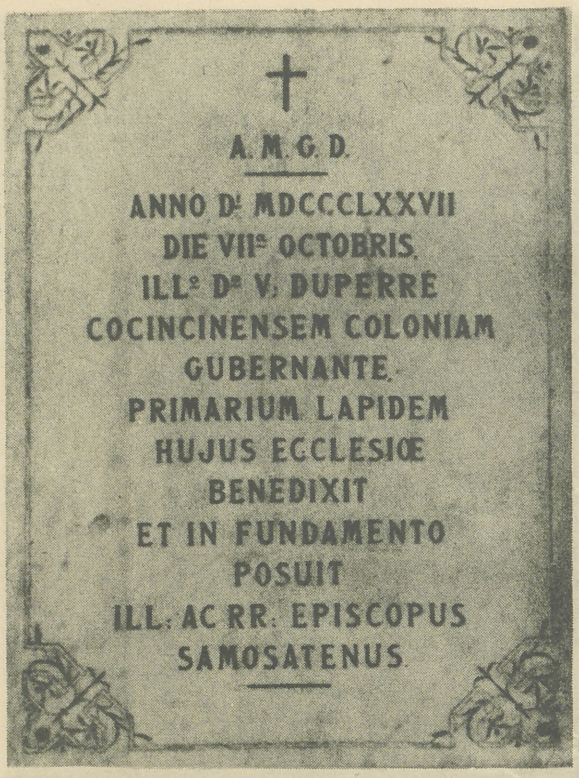
La bénédiction solennelle et l'inauguration de la cathédrale par Mgr Colombert, assisté de son clergé, en présence du Gouverneur Le Myre de Vilers, eut lieu deux ans et demi après la pose de la première pierre. Voici en quelles circonstances :

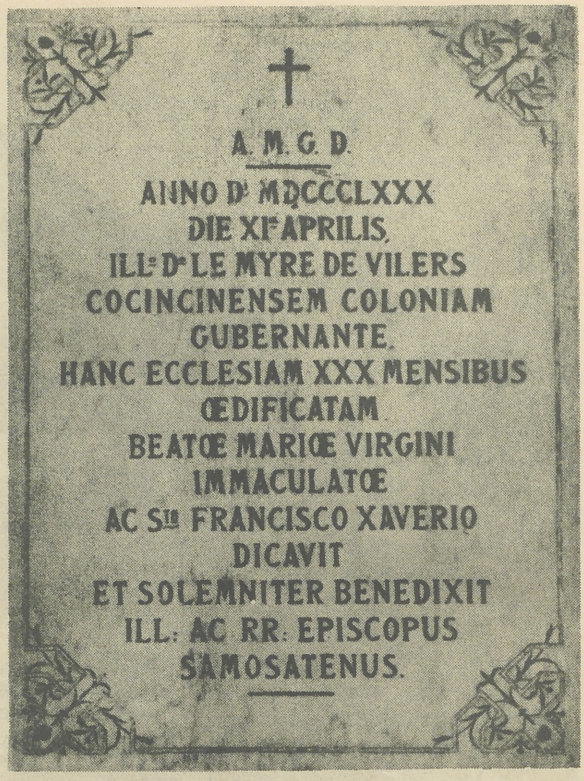
La veille du 11 avril 1880, à 5 heures, rapporte une chronique de l'époque, Mgr Colombert, assisté de son clergé, avait procédé à la bénédiction du monument, puis les six cloches sonnant à toute volée, on avait porté processionnellement le Saint-Sacrement de l'ancienne et modeste église dans le nouveau et magnifique sanctuaire.

Dès le matin du dimanche une foule empressée accourut à la cathédrale qui fut remplie toute la journée de visiteurs européens et asiatiques.

A 8 heures, la messe pontificale commença par le chant « Veni Creator ». A la fin de l'hymne, Mgr Colombert prit la parole. Après avoir rendu grâces à Dieu de l'érection de cette église, le prélat remercia avec effusion toutes les personnes qui avaient contribué à sa construction. Puis rapprochant par une suite naturelle de pensées le monument qu'il avait sous les yeux des innombrables basiliques bâties en Europe au Moyen âge, le Pontife rappela en quelques mots le rôle glorieux de la France chrétienne et ajouta : « En établissant sa domination sur ces rivages lointains, la France ne pouvait être infidèle à sa vocation, ni oublier ses traditions chrétiennes. Elle avait mon-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques





Plaques commémoratives de la pose de la premièrre pierre et de l'inauguration de la Cathédrale.

tré à ce peuple annamite la grandeur de sa civilisation ; elle devait également établir à ses yeux par une preuve manifeste la supériorité de son culte en édifiant à Dieu un monument digne de sa foi antique et de l'art religieux de ses pères... ». Faisant remarquer que l'emplacement était celui de l'ancienne citadelle annamite, Mgr Colombert concluait en rappelant que ce terrain était d'autant plus propice à la construction d'une église qu'il avait été arrosé du sang de plusieurs martyrs.

J'ai dit plus haut que les flèches qui couronnent la cathédrale avaient été ajoutées quelques années plus tard... A ce propos, l'actuel curé de la cathédrale de Saigon, le R. P. Soullard m'a raconté qu'elles avaient été inaugurées en 1894, peu de temps après son arrivée en Cochinchine ? Dans un numéro du « Courrier de Saigon » de 1895 j'ai trouvé un article les concernant avec deux projets à l'appui, celui qui avait été retenu et qui est de Gardès, l'autre en fonte malléable qui fut heureusement rejeté, parce que trop alambiqué.

On serait évidemment mal venu de tenir la cathédrale de Saigon pour une merveille, elle fut construite en effet à la mauvaise époque, c'est-à-dire au temps où l'art religieux n'était plus le monopole des âmes croyantes. Néanmoins, telle qu'elle est, l'ensemble en est très honnête et surtout, ce qu'il faut voir en elle, c'est comme je le faisais remarquer au début de l'article, ce qu'elle représente. Elle est l'image de la France chrétienne d'abord, de la France habituée à planter des croix et désireuse seulement de faire participer d'autres créatures de Dieu à sa joie d'avoir trouvé le Christ. Rien de plus touchant que de voir dans l'immense nef de la cathédrale de Saigon, le dimanche à la grand'messe, une assistance nombreuse où se pressent toutes les races unies dans une même prière à Celui qui a créé la seule véritable égalité en restituant à la personne humaine sa dignité d'enfant de Dieu et en mourant pour que nous vivions.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LES CARDAMOMES DU CAMBODGE

par G. B.

Le gigantesque écran montagneux qui isole la dépression centrale cambodgienne du golfe de Thailande a reçu le nom de Phnom-Kravanh ou Monts des Cardamomes. Ces hautes terres chaotiques que la forêt souveraine vêt d'un somptueux manteau de frondaisons n'abritent qu'une population très clairsemée : 20.000 habitants pour la chaîne entière, soit environ 1 par 2 kilomètres carrés. Ils occupent des hameaux de 10 à 20 cases, isolés en des bassins hauts de 500 à 600 mètres où l'on n'accède que par des défilés. Chaque année, à la fin du mois d'Asath (juillet) les monticoles vont, après accomplissement d'indispensables cérémonies rituelles, cueillir les graines de cardamomes dans les grands bois farouches, domaine des pangolins timides aux écailles lépreuses, des féroces sangsues et du « tchmar-ba », le quadrupède ailé, monstre mangeur d'enfants !

Que sont exactement ces fruits, si prisés en Arabie, en Sibérie et surtout en Chine où ils passent pour rendre aux Célestes caducs leur virilité d'antan ?

Le cardamome (Kravanh en cambodgien) est le fruit d'une plante sauvage de la famille des zingibéracées issue de tubercules émettant des tiges fibreuses de 2 à 3 mètres de haut. Ces dernières portent des feuilles simples, lancéolées, fortement aromatiques, dont le limbe mesure 0 m. 50 à 0 m. 70 de long et 0 m. 12 à 0 m. 18 de large. Comme chez les feuilles de bananier, le pétiole se développe à sa base en une ceinture fibreuse enserrant la tige jusqu'au pied du tubercule.

Les graines, qui constituent la partie commerciale, ont une valeur de tout premier ordre puisque, non décortiquées, elles ont dépassé parfois le prix de 200 piastres le picul (241



Débouché sur le plateau d'Aray. (Monts des Cardamomes, province de Pursat).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Forêt épaisse abritant les fameux « jardins de Cardamomes. »

picul de graines, compte tenu des périodes improductives. Les premiers bourgeons percent en février, époque à laquelle les habitants de la région montagneuse se livrent à des cérémonies religieuses rappelant un peu les « Rogations » de nos campagnes. Les fleurs apparaissent vers le mois de mars et les fruits sont en pleine maturité au milieu de juillet.

Tels sont les principaux caractères botaniques de cette plante curieuse dont l'habitat, peu étendu, semble circonscrit aux montagnes bleues de Chantaboun et à la région dite des Monts des Cardamomes (Phnom-Kravanh) qui englobe les hautes terres de Pursat et de Battambang. On a beaucoup cherché à étendre la culture commerciale du cardamome, notamment dans le Bas-Laos (Plateau des Bolovens) mais sans résultats appréciables. On n'est arrivé jusqu'ici qu'à

piastres en 1916, à Pursat). Elles renferment 10 % d'une huile grasse, 4,6 % d'huile essentielle et ont une saveur très prononcée de camphre, mêlée à un léger goût de poivre qui est beaucoup plus accusé chez les feuilles et surtout chez le rhizome.

D'après l'observation des lieux où le cardamome est le plus répandu, les conditions d'habitat les plus propices consistent en un terrain de montagnes, à sous-sol de roches, profondément raviné, couvert d'épaisses forêts, riche en humus, abrité du soleil, humide mais non inondé, et d'où les eaux s'écoulent rapidement.

Bien que croissant spontanément, le cardamome est susceptible de culture lorsqu'il se trouve dans un milieu favorable. Les monticoles ont soin de remplacer les pieds morts par de jeunes plants dont la reproduction s'effectue soit par semis en ensemençant des graines fraîches, soit par rejetons en plantant des tronçons de tubercules, comme dans la multiplication des pommes de terre. Employée de préférence par les Cambodgiens, cette dernière méthode donne des résultats meilleurs et surtout plus rapides.

Aux dires des Cambodgiens, mille pieds de cardamome donneraient, bon an mal an, un



Passage de la rivière de Tasey. (Monts des Cardamomes, province de Pursat).

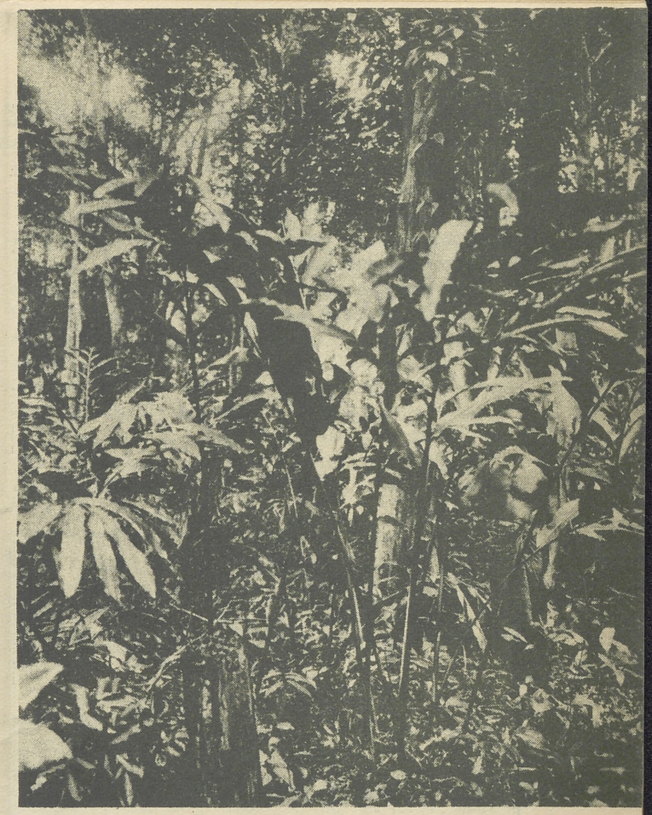
récolter la variété inférieure appelée krakor.

Les Chinois font entrer le cardamome dans la plupart de leurs médicaments et lui attribuent de nombreuses vertus thérapeutiques C'est, à leurs yeux, la panacée contre toutes les maladies intestinales.

Indépendamment de ses propriétés digestives et fébrifuges — le cardamome est la quinine du haut-pays — il est considéré comme un calmant énergique et, à ce titre, très fréquemment absorbé en décoction par les femmes en couches dont il endort les douleurs.

Beaucoup de Célestes s'en servent aussi comme d'un aphrodisiaque puissant. Les Cambodgiens l'utilisent comme tonique, stimulant, et contre les malaises avec tendance à la syncope, les coliques, la tuberculose avec hémoptysie, les affections du foie, les rhumatismes, les affections utérines et la préparation d'emplâtres.

Au moment où les formules à base de camphre préconisées par la méthode Raspail furent en faveur en France (Second Empire), le cardamome jouit d'une vogue passagère qui gagna l'Europe entière. Aujourd'hui l'emploi de ce médicament y est à peu près aboli ; son



Pied de cardamome.

usage reste limité à la pharmacopée chinoise mais celle-ci en fait une telle consommation qu'elle absorbe toute la récolte. De la sorte, la précieuse graine arrive encore à faire prime sur le marché.

Par un euphémisme charmant, les Khmers donnent aux lieux de production le nom de jardins (Suon) mais ceux-ci ne sont en réalité que de sombres coins de forêt offrant plutôt l'aspect d'impénétrables halliers que celui d'un riant parterre.

A l'époque de la maturité des fruits, les coureurs des bois se rendent par petits groupes aux points où les conduit leur propre expérience. Là, munis d'une longue écharpe formant sac, ils cueillent les grappes qu'il suffit d'arracher à quelques centimètres du sol. Disséminées sur un plateau, les flancs ou le pied des « Phnom », les plantes sont enfouies dans une orgie végétale à travers laquelle les chercheurs se fraient un passage parmi l'enchevêtrement des lianes, des palmiers-rotins épineux et des fougères arborescentes. Des arbres magnifiques interceptent par leurs frondaisons puissantes la lumière trop vive que redoutent les plants de « Kravanh ».

Après une dure journée de recherches dans l'ambiance humide et fade de la forêt dont l'air

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

lourd n'est jamais vivifié par un rayon de soleil, les cueilleurs s'acheminent vers les rustiques abris de feuillage qui leur servent de logements provisoires. Puis, quand la sylve est entièrement dépouillée de sa richesse, chacun regagne son village respectif où il procède à la préparation des graines.

Les semences sont simplement desséchées au soleil. Quant aux graines destinées à la vente, elles sont — pour éviter tous risques de germination — soumises à une dessication complète et disposées à cet effet sur des clayonnages en bambou au-dessous desquels rougeoient des braises.

La cueillette du cardamome a donné les résultats suivants à Battambang et Pursat de 1925 à 1938 :

ANNÉES	BATTAMBANG		PURSAT	
	Production en kg.	Prix du picul	Production en kg.	Prix du picul
	kilos	piastres	kilos	piastres
1925.....	»	»	9.295	104,40
1926.....	370	90	3	»
1927.....	746	126	1.762	144,00
1928.....	526	174	3.477	181,00
1929.....	2.718	76	4.855	132,00
1930.....	1.138	68	2.243	73,00
1931.....	382	60	14	»
1932.....	932	66	4.574	39,00
1933.....	970	39	624	36,00
1934.....	659	36	2.654	39,00
1935.....	398	66	871	64,00
1936.....	1.178	110	3.815	104,00
1937.....	2.273	135	7.000	159,00
1938.....	4.100	72	5.000	72,00

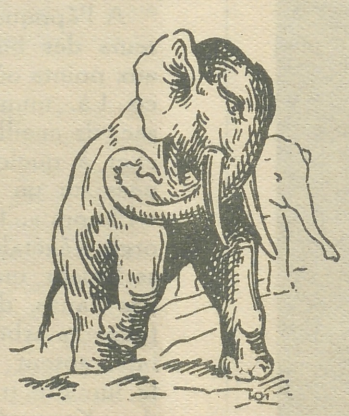
Capricieuse à l'excès, la production du cardamome semble intimement liée aux conditions atmosphériques, aux chutes de pluie en particulier qui ne doivent être ni exagérées, ni parcimonieuses.

***

Les Khmers, avons-nous vu plus haut, obtiennent la multiplication des cardamomes par l'ensemencement des graines ou la transplantation de jeunes rejetons. Le rhizome est vraiment le père nourricier de la plante ; il survit à sa propre descendance et, après la chute des feuilles et la cueillette des graines, émet des rejets qui verront, à leur tour, mûrir de nouveaux fruits.

La source productive du cardamome serait pratiquement inépuisable si des rats ne venaient attaquer le précieux tubercule, anéantissant ainsi tout espoir de récolte présente et future. Un moyen de destruction efficace consisterait à disséminer dans les « jardins » hantés par les rongeurs des boulettes de paddy pétries de substances vénéneuses connues des sylvicoles. Il importe donc de poursuivre une lutte sans répit contre les petits mammifères destructeurs des tubercules, seuls ennemis de la plante. L'écueil réside dans l'éloignement des fameux « suon », qui se trouvent à plusieurs jours de marche des rares villages, en des fourrés sinistres, royaume de la fièvre et du silence, où les monticoles eux-mêmes ne se rendent guère en dehors de la courte période de cueillette.

Les frustes Cambodgiens, mâtinés de « Poars » qui habitent les Phnom-Kravanh, paraissent seuls aptes à développer les peuplements de cardamomes, mithridatisés qu'ils sont contre le paludisme auquel leur progéniture paie cependant un trop lourd tribut. Il ne saurait être question d'attirer des émigrants en ce triste habitat, effroi des gens de la plaine. La montagne à peu près déserte doit donc se repeupler avec ses propres ressources. Pour cela, il faut d'abord faire œuvre de conservation du capital humain autochtone, tâche impérieuse et pressante qui ne se réalisera que par une prophylaxie sévère et non point exclusivement par la thérapeutique.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

MADAME TRUONG VINH TONG



NEE en 1890, Mme Nicolas Trương-vĩnh-Tống est fille de feu S. E. le Tổng-Đốc Trần-bá-Thọ, chevalier de la Légion d'honneur, et petite-fille de S. E. le Tổng-Đốc Trần-bá-Lộc, commandeur de la Légion d'honneur, un des plus éminents collaborateurs annamites de l'Administration française de la première heure.

Epouse de M. Nicolas Trương-vĩnh-Tống, professeur de la langue annamite et conseiller fédéral de Cochinchine, elle est entrée, de ce fait, dans la famille de l'illustre érudit Pétrus Trương-vĩnh-Ký, l'un des premiers artisans de l'amitié franco-annamite. Mme Trương-vĩnh-Tống se trouve être ainsi la dépositaire des vertus et des traditions des grandes familles annamites et des sentiments d'honneur, de loyauté et de fidélité à l'égard de la France, que lui ont transmis ces précurseurs de la collaboration féconde des races en Indochine.

Mère d'une famille de douze enfants, Mme Trương-vĩnh-Tống, tout en se consacrant à leur éducation avec le souci constant de leur formation intellectuelle et morale, se penche avec une égale sollicitude sur le destin des enfants abandonnés ou moins favorisés que les siens.

Membre fondatrice, puis Présidente de l'Association des Amis de l'Enfance, elle met depuis plus de dix ans son activité, son dévouement et son esprit d'organisation au service de cette œuvre qui groupe autour d'elle quelques dames de la bourgeoisie annamite connues pour leur bonne grâce et leur générosité.

L'Association des Amis de l'Enfance de Cochinchine a installé dans un quartier populeux de la région de Saigon-Cholon une garderie pour enfants de familles ouvrières ou nécessiteuses. Chaque jour, une cinquantaine de bébés y sont confiés aux soins dévoués des religieuses dont l'Association s'est assuré le concours. La présidente de l'œuvre, tout en exerçant le contrôle permanent de la garderie assume encore le rôle ingrat de rechercher les moyens financiers nécessaires à son entretien et de rallier autour d'elle le maximum d'appuis et de bonnes volontés.

Membre de nombreux autres Comités tel que celui de l'Assistance Franco-Indochinoise aux victimes de la guerre, Mme Trương-vĩnh-Tống poursuit en ce pays une action sociale de premier ordre et donne ainsi aux femmes annamites un bel exemple de vie consacrée au soulagement des misères et des souffrances d'autrui.

Ajoutons que, sur la proposition du Gouvernement de la Cochinchine, l'Amiral Decoux lui a décerné, il y a un an, la distinction « Kim-Bội ».

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



DA

Force

Santé

par J. - L.

DALAT. — Paysage des environs de Dalat.

INDOCHINE a publié dans son numéro du 6 août 1942 le récit de la première reconnaissance du plateau du Langbian par le docteur Yersin en 1893. Son impression, dit-il, fut profonde devant ce vaste plateau dénudé et désert dont l'apparence rappelait celle d'une mer bouleversée par une houle énorme d'ondulations vertes. Le massif du Lang-bian se dressant à l'horizon Nord-Ouest du plateau, accentuait la beauté du site en lui donnant du relief et en lui formant un arrière plan splendide.

Monter à Dalat n'était pas à cette époque une petite affaire. Le Président Doumer raconte dans ses souvenirs sa pittoresque expédition lorsqu'il y vint pour la première fois en 1899. En 1906 Henri Maître venant de Banméthuot après un voyage pénible trouvait une ville en « piquetage » mais il admirait les magnifiques jardins et les troupeaux de la ferme Dankia. Depuis que de changements ! Si le site de montagnes, si les forêts de pin ont conservé tout leur charme, une grande ville est née ; le petit ruisseau du Cam-ly sur les bords duquel Yersin et Maître campèrent, est devenu un lac pittoresque et les misérables cases de confortables hôtels. Le plateau sauvage habité par quelques pauvres tribus moïs, où abondait le gibier le plus varié, bœuf sauvage, cerf, chevreuil, tigre, chat-tigre, chien sauvage et éléphant, est devenu une ville importante, ville de repos dans un climat sain et tempéré. La température moyenne est de 18° environ, le thermomètre ne dépasse pas 29° et descend quelquefois en hiver jusqu'à 0°. Ce sont là des points extrêmes mais ils prouvent l'absence de toute chaleur déprimante. Le climat de Dalat a fait des miracles. Combien de coloniaux anémiés par un séjour dans la plaine lui doivent la santé ! De nombreux fonctionnaires y ont pris leur retraite. Plusieurs même qui s'y sont définitivement fixés depuis de longues années, quoique fort âgés, restent si alertes qu'ils sont pour Dalat la meilleure des réclames ! Et aussi les joues roses des enfants...

Car Dalat est la Cité de la Jeunesse. De vastes établissements scolaires s'agrandissent chaque jour : Lycée Yersin, Sacré-Cœur, les Oiseaux, Nazareth, Ecole d'Enfants de troupe, et tout récemment l'Ecole des Monitrices. Dalat, Cité de la Jeunesse, est aussi Cité de la joie et de la santé. Même pendant les mois pluvieux, les matinées sont en général fort belles. Le ciel est d'un bleu idéal, la lumière d'une grande clarté. Rapidement le soleil dissipe les brouillards qui s'attardent sur le Cam-ly et sur le Lac.

L'atmosphère est légère ; dans la fraîcheur matinale le promeneur part, le cœur joyeux, Et que de promenades, que d'excursions ! Robinson, le bois d'amour, le Lac des Soupirs, la forêt si belle du Cam-ly, le tour des quatre-vingt-dix-neuf points de vue. Bois de pins, bois de feuillus, vastes aperçus sur le plateau dominé par l'imposante silhouette des pics ou sur la ville au Lac scintillant. Toutes ces promenades peuvent être faites dans la matinée. Il en est d'autres plus longues. Quelle joie de monter déjeuner au sommet des pics, de faire le point à la table d'orientation et de revenir la chanson aux lèvres le long de la ligne de crête en cherchant dans l'épaisse forêt champignons et orchidées ! Quelle joie d'aller se baigner aux Chutes de Prenn, aux cascades du Dasar et pour les plus intrépides à celles de Liên-khang et de Pongour. Enfin

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LAT

Joie

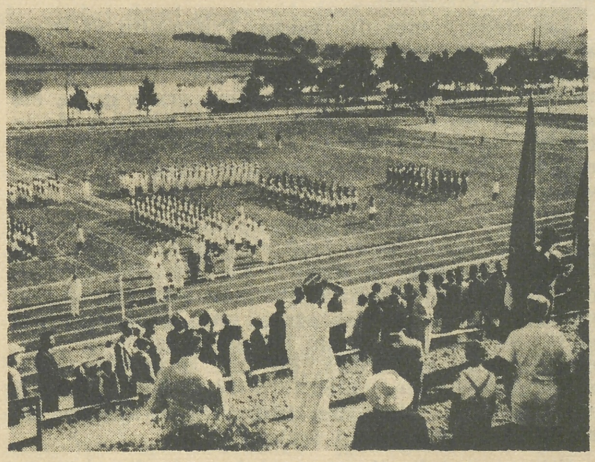
Le PICHON



DALAT Les chutes du Camly.

les amateurs de grand camping peuvent retrouver les pistes suivies par les Yersin et les Maître. Nombreux sont ceux qui déjà ont effectué la liaison avec Banméthuot par la vallée du Krong-knô et le Poste du Lac. Il est aussi de hauts sommets peu fréquentés qui sont parmi les plus hauts d'Annam, le Bidup par exemple, nœud orographique très curieux, d'où les rivières partent en étoile vers Nha-trang, Phan-rang, le Laos et la Cochinchine.

Tous ces itinéraires sont étudiés, il n'est que de mettre sac au dos, campant dans ces villages moïs pittoresques, pour atteindre ces pics demeurés si longtemps inconnus. Quel est l'intrépide qui fera les trois plus hautes montagnes du Sud-Annam : Les pics du Lang-bian, le Bidup et le Chu-yang-Sin à 2.450 mètres qui domine tout le plateau du Darlac et d'où l'horizon s'étend à perte de vue de la mer au Mékong.



Manifestations de jeunesse sur le Stade Municipal – 1943.

Mais ce sont là promenades d'explorateurs : il est plus facile de retrouver sa forme en pratiquant des sports moins fatigants... Le Cercle offre ses tennis, la Société nautique son magnifique matériel : simple, double, quatre. Toutes les matinées une joyeuse activité règne sur les bords du Lac, rapides les skiffs glissent aux cris scandés des entraîneurs, les équipes s'interpellent, et les potins vont bon train à l'embarcadère pendant que d'autres promeneurs plus paisibles flanent sur le Lac dans les barques d'allure moins sportive... celles du bois de Boulogne ou de Vincennes !

A côté du Lac, le Stade municipal dans un cadre enchanteur offre aussi aux estivants une organisation sportive complète, grande salle de culture physique entièrement aménagée, ou sous la direction de moniteurs et monitrices, on peut en quelques semaines retrouver la ligne, à condition de ne pas trop fréquenter le coquet restaurant salon de thé situé, lui aussi, sur le Stade. Sports individuels : sautoir, piste de cendrée qui passe de l'avis de spécialistes pour la meilleure d'Indochine, piste Hébert, Agrès ; Sports collectifs : basket, volley, football et même rugby... le sportif n'a que l'embarras du choix !

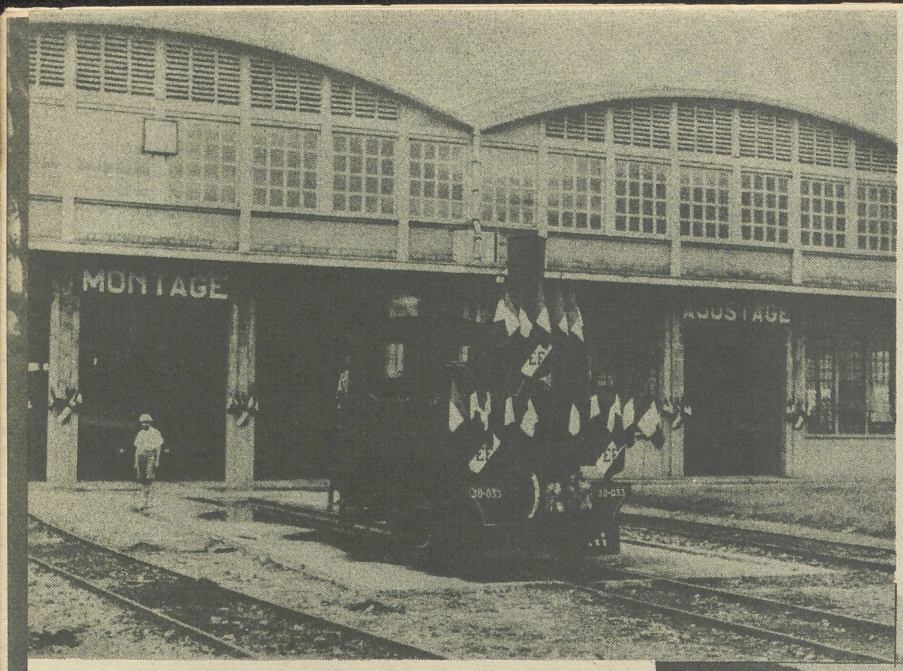
Le Dalat d'aujourd'hui est celui que Yersin et Doumer avaient voulu créer. Le but que leur génie de colonisateurs avait entrevu est atteint.

Dalat, petit village moï, est devenu la grande Station où les coloniaux redeviennent eux-mêmes, où les enfants anémiés peuvent sous un climat tempéré, se préparer à être des hommes.

Dalat, station d'altitude, Dalat : Force — Joie — Santé.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

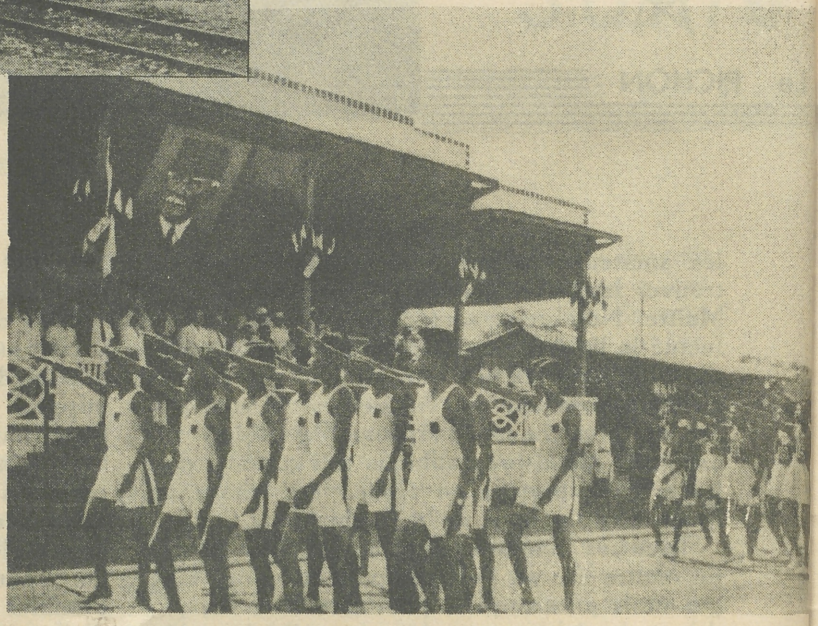
FÊTE SPORTIVE AUX GRANDS ATELIERS DES CHEMINS DE FER A TRUONG-THI



Défilé des athlètes cheminots.

DONG-MINH *Photo, Vinh.*

La 30.033.



Les finales des deuxième championnats des Chemins de Fer de l'Indochine se sont déroulées à Vinh le 23 mai dernier.

De nombreuses personnalités et un afflux considérable d'invités ont assisté à cette manifestation qui fut précédée au cours de la matinée par une visite des ateliers de Truong-thi.

Le train spécial qui, vers 9 heures, amena les invités aux ateliers par l'embranchement de Vinh-Bênthuy était accroché à une des plus vieilles machines du réseau, la 30.033 qui, pavoisée et bien fleurie, constitua une amusante rétrospective.

A 15 h. 30, au stade municipal, les finales des championnats commencèrent par le salut aux couleurs et par le défilé des athlètes cheminots et élèves des écoles d'apprentissage du réseau.

Les coupes d'athlétisme « Bigorgne » « Alfano » et « Pacific » revinrent à l'U. S. A. A. D. de Dian, la coupe de basket-ball à l'A. S. A. T. de Trường-thi et la coupe de foot-ball à l'U. S. A. G. A. de Hanoi.

***

Pour plus de détails sur les Ateliers de Trường-thi, nous renvoyons nos lecteurs à l'article qui a paru dans *Indochine* (n° 54, du 11 septembre 1941).

Depuis ce reportage, sous les nécessités de la mise en économie fermée du pays, l'activité industrielle de cet établissement a dû être augmentée.

Malgré les difficultés, l'effort social de l'administration des chemins de fer, dans cet arrondissement, s'est poursuivi sans relâche.

L'Ecole d'apprentissage de Trường-thi va atteindre, à la prochaine session, un effectif de cent trente élèves, car depuis elle s'est agrandie chaque année. A la formation de menuisiers, ajusteurs, chaudronniers, forgerons, fondeurs-mouleurs, tourneurs et fraiseurs, vont s'ajouter les spécialités de modeleurs et d'électriciens.

Les jeunes gens, du point de vue éducatif sont formés en plein accord avec les principes de rénovation nationale et les directives des mouvements de jeunesse.

Les deux écoles du réseau, Trường-thi et Dian, sont des cas typiques en Indochine où le patronat s'est fixé une mission éducative. L'œuvre est récente, mais c'est certes du bon grain qui a été semé ; si les C. F. I. n'ont pas le bénéfice de la totalité de la récolte, ils savent qu'ils auront fait œuvre utile dans le cadre plus vaste de l'Indochine.

La cité ouvrière est devenue une réalisation. La première partie, deux cent cinquante maisons, va bientôt être mise en service. La cité complète qui doit comprendre sept cents maisons environ, un marché, un stade, une école, une église, une pagode, un bâtiment pour les services de la cité, des douches et lavoirs, est une œuvre considérable qui est encore bien loin d'être achevée, mais cependant, en dépit des difficultés de l'heure, sa réalisation se poursuit lentement.

Comme réalisations sociales, à l'assistance médicale, déjà signalée, il faut maintenant ajouter la création d'un économat qui délivre aux ouvriers du riz à des prix très raisonnables.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



par Claude PERRENS

De nouvelles étoiles brillent au-dessus des pinèdes de Dalat : la marque de l'Amiral est hissée.

Les machines à écrire font dans les collines du Gouvernement Général une concurrence crépitante aux grillons et aux oiseaux ; d'élégantes cellules de bois qui cernent des greens soigneusement entretenus, invitent à la méditation ; les affaires indochinoises puisent dans ces chalets montagnards un regain de fraîcheur et se clarifient au vif et subtil soleil de Dalat.

Le courrier utilise généreusement la crémaillère quatre fois par semaine ; les bureaux, en villégiature, attendent avec impatience leur proie de papier qui arrive à la fin de l'après-midi annoncée par le hullulement de la robuste petite locomotive.

Les plantons, émigrés provisoirement du Tonkin, ont revêtu leur livrée bleue d'hiver ; chargés de carton ils sillonnent les escaliers matelassés de bois qui mènent du Palais « en dur » aux bureaux « en bois » ; les gardes annamites, sans doute acclimatés, sont en toile : leurs élégants chapeaux coniques et leurs jambières piquent d'une note bleue aiguë le manteau vert moucheté de violet dont se revêt uniformément Dalat.

***

... Les Oiseaux ont chanté de tout leur gosier et de tout leur cœur pour Jeanne d'Arc ; ces jeunes filles ont exécuté leur numéro au cours de l'inauguration du stade « Jules-Noël » ; au premier plan, tournant le dos à la tribune officielle et faisant face aux choristes, une sœur battait la mesure d'une main qui a l'habitude du commandement. Un léger vent agitait le voile noir de ce chef d'orchestre féminin qui paraissait quelque peu impatienté de la mollesse avec laquelle les oiseaux gazouillaient leur hommage.

Le nouveau stade — provisoire — est très réussi ; mon incompétence en la matière étant absolue, j'ai surtout apprécié le pittoresque chalet de chaume où bientôt seront servis thé et toasts au-dessus du lac.

Le stade fut inauguré par une féerie sportive minutieusement réglée comme un feu d'artifice, avec clou final : une étoile d'athlètes dont petits chaperons rouges, Oiseaux bleus, blancs lycéens et tous représentants colorés des associations sportives formaient les branches. Sur les gradins, les bonnes sœurs qui veillaient à la sage ordonnance de leurs enfants avaient ouvert contre les rayons généreux du soleil leurs classiques ombrelles blanches ; on aurait dit de gros champignons qui auraient poussé là tout à coup...

Des manifestations rapides, comme improvisées avaient émaillé de leur légèreté le stade ; fond de décor : des rameurs qui repassaient le lac du mouvement cadencé de leurs avirons tandis que des scouts étalaient sur la colline le demi-cercle de leurs oriflammes...

***

Le dimanche, il y a tout un choix de messes : la paroisse réveille la clientèle du Parc et du Lang-bian d'une joyeuse volée de sonneries ; les Frères, dans leur retraite de verdure, les Sœurs, dont la chapelle coiffe Dalat, invitent à la divine méditation ; les raffinés fréquentent l'oratoire des Bénédictins ; les moines y célèbrent une messe lente et recueillie à mi-pente de la colline ; leur parole se fait tour à tour souple et drue, alternant séduction et austérité, toujours simple, élégante et chargée de spiritualité ; au cours de l'office, deux voix, l'une frêle comme une cloche lointaine, l'autre telle un roucoulement d'oiseau, offrent au ciel les sobres inflexions des chants liturgiques.

Un remous presque mondain agitait l'autre jour ce lieu de prière et d'oraison ; Dom Romain y célébrait un mariage ; la mariée était bien jolie, c'est ce que murmurait la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

colonie tonkinoise de Dalat venue nombreuse rendre hommage à sa grâce et au souvenir que ses parents ont laissé à Hanoi.

Il y a changement de mousson en ce moment ; la mousson du Nord souffle à pleins trains ; les Saigonnais se sont repliés avec clubs et bagages, battus, abandonnant la place aux émigrés du Tonkin ; ceux-ci arrivent tout joyeux, tout épanouis, secouant les postillons de la locomotive, un peu brisés par le voyage, mais si contents de se retrouver entre eux dans « leur » Dalat ! Cet enthousiasme sera de courte durée ; la dalatophilie revêt, en effet, une forme particulière : la dalatite ; celle-ci sévit à l'état endémique ; personne n'y échappe ; on voit les estivants s'éclipser l'un après l'autre ; ils s'interrogent en mystère sur la cause de leurs maux ; les pharmaciens, consolants, composent des panacées variées et assurent leur clientèle d'une guérison certaine, à condition de renoncer temporairement au chocolat à la crème, aux cocktails et aux savoureux repas de grillet... « dalatite » : mot de passe.

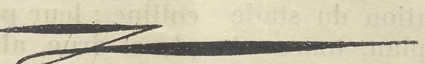
***

Jadis, les Moïs se considéraient ici comme chez eux ; ils animaient le paysage ; on les rencontrait souvent à la queue leu leu, les oreilles distendues, graves, étranges, drapés suivant la saison dans des capes de leur confection ou dans leur nudité ; ils faisaient un peu peur ; à présent ils dédaignent Dalat : ils ont cédé le terrain aux blancs, plus habillés qu'eux — pas toujours — et à qui il arrive de porter, en guise de hotte, un sac de camping... ; rares sont les Moïs qui fument leur pipe aux environs du marché ; ils sont définitivement étrangers au décor.

Sans doute est-ce pour rappeler leur existence aux Européens que s'est ouverte au rez-de-chaussée du Cercle une discrète exposition moï ; afin de mieux marquer le lien qui unit désormais les buveurs de jarres aux amateurs de punchs, un téléphone voisine avec les totems et les coupe-coupe pour sacrifices ; Marie Ier, des éléphants en prière, des femmes au buste généreux composent une fresque de photographies évocatrices ; les vitrines se ferment jalousement sur des livres et des documents où sont consignés les souffrances, les espoirs, les joies des Français d'élite auxquels nous devons de vivre heureux, comblés, choyés au cœur du pays moï — sans Moïs !

Est-ce dans ce même esprit que les organisateurs de la kermesse ont eu celui d'improviser un joli village d'architecture locale ? Ce fut en tout cas très réussi ; la pluie, qui ne perd jamais l'occasion de se rappeler à notre souvenir, avait apporté sa contribution gratuite et généreuse à cette manifestation de charité ; fidèle à la consigne, elle avait, à l'heure précise de l'inauguration officielle, transformé en un cloaque de boue les abords de ce village simili-moï où de gracieuses jeunes femmes — nos compatriotes — vendaient avec sourires et succès du savon, du calicot, du café ou des fait-tout en aluminium... Les acheteurs se garaient de la pluie avec plus ou moins de bonheur dans leurs imperméables, imitant sans s'en douter le geste des bergers moïs qui dissimulent leur mince corps dans une couverture quelconque dont ils rejettent les pans avec élégance sur leurs frileuses épaules...

Dalat, 18 juin 1943.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Rencontre en France avec Pierre Do-Dinh

par Jean LAMARCHE

RÉCEMMENT, la revue *Indochine* publiait le magnifique poème claudélien de Pierre Dô-Dinh : *le Grand Tranquille ;* et de voir notre ami enfin à l'honneur, j'ai revécu quelques souvenirs : ses essais d'abord relatifs à sa conversion poignante au catholicisme, son séjour à l'abbaye de Solesmes ; ses études sensibles et profondes sur les origines du peuple annamite, qu'on doit placer dans ce haut pays de Son-tay d'où l'auteur est issu ; et tant d'autres notes sur le *Patriotisme annamite,* sur *la Psychanalyse de l'Annamite,* etc., etc. ; sans compter une admirable traduction tonkinoise de la *Porte Etroite.*

C'est au 3 septembre 1939 que mon esprit se reporte. Que le temps va vite ! Ce jour-là, je reçus de Dô-Dinh une carte portant ces mots : « Je m'engage, comme mes camarades français ». J'étais à Carcassonne, dans le branle-bas de la mobilisation. Ce billet m'émut : Dô-Dinh était libre de rentrer en Indochine ou de s'engager. Si droit, si pur et désintéressé, il donnait, en choisissant le second parti, un sens total au mot « engagement ». Il se donnait à nous pour le péril commun, et cela sans réclame, sans chercher de profit quelconque...

Quelques jours encore, et il fut à Carcassonne. Quelle pitié que cette usine désaffectée en bordure de la voie Bordeaux-Sète, où s'entassaient les tirailleurs du dépôt et les jeunes engagés ! Dans ce « château des courants d'air », on retrouvait pêle-mêle étudiants, professeurs, laquiers et marmitons de Paris, artisans et même artistes. Le délicat peintre Lê-Phô voisinait avec de mauvais garçons, des opiomanes. Je parvins à trouver Dô-Dinh ; c'était l'heure de la soupe, un sergent alla l'appeler.

Vint à moi un petit homme engoncé dans l'uniforme le plus jaune et le plus malseyant, renforçant son air malheureux. A son visage triste et résigné je compris à quelles souffrances Dô-Dinh avait donné rendez-vous. Il souffrait de cette atmosphère grossière qui heurte les gens « convenables » dans les premiers temps de service. Il me le dit honnêtement et m'exprima sa joie de me rencontrer. Ainsi, il avait fallu la guerre pour nous réunir, nous qui ne nous connaissions que de loin, par des lettres ou des livres.

Nous avons marché dans le crépuscule de septembre, le long de l'Aude qui emportait le reflet des dentelles de pierre de la Cité. Sur le ciel fin du Languedoc, les vignes montaient, doucement dorées, et le vent « marin » sifflait dans les cyprès. Nous parlions à cœur ouvert, comme de vieux amis, et Dô-Dinh me disait la raison de son geste, sa volonté d'accepter les petites misères militaires pour s'épurer à l'épreuve ; l'ennuyeux entourage, le repas médiocre, la monotonie incompréhensible des maniements d'armes, la rudesse de la discipline, il y trouverait un goût salutaire. Du reste, il demeurait le poète de toujours : déjà il écrivait son journal pour la revue *Etudes.* Ce soir-là, sur ma prière, il me dédicaça l'exemplaire du *Grand Tranquille* que Serène et ses amis m'avaient envoyé de Nha-trang, et que j'emportai aux Armées.

Trois trains emmenèrent le lendemain le 52e Mitrailleurs Coloniaux en Alsace. J'y reçus plusieurs lettres de Dô-Dinh ; elles m'apprenaient son entrée au peloton des élèves gradés de Sète, son accoutumance à la vie des armes. La camaraderie, la sollicitude étonnante qu'il portait aux rustres qui l'entouraient, avaient apaisé ce cœur fragile, amoureux du rêve et du silence... « Votre ami Dô-Dinh est un bon élève, mais trop souvent dans la lune », m'écrivait le caporal Phat... Que de fois, pour bercer la mélancolie d'un secteur calme, j'ai relu les cadences du beau poème où Dô-Dinh converti jette à son passé « un regard pareil à ces larmes que Jésus versa

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sur Lazare ». Puis vinrent les jours terribles et je laissai en mai ma cantine et le *Grand Tranquille* aux mains de l'ennemi, dans la forêt des Ardennes. Qui l'a trouvé ? Quel barbare ou quel jeune homme blond passionné de poésie, venu d'une Université allemande ?

***

Jours sans gloire, puis jours de deuil ; la France coupée en trois, comme écartelée. Pas de nouvelles de nos parents, ni de nos amis. En juillet, revenu au dépôt, l'aspirant Langlois m'apprend que Dô-Dinh a gagné à Brest les galons de sergent, fait la retraite de France pour échouer finalement à Perpignan. Langlois me raconte les mois vécus avec lui à Sète, une promenade dans le *cimetière marin*, où Dô-Dinh lisait les vers de Valéry.

Puis le 17 août, en Limousin, une carte arrive de Fréjus ; vieille d'un mois, elle a couru les dépôts à la poursuite du sous-lieutenant redevenu civil. Elle porte ces mots de fidélité :

A vous, plus que jamais, dans le deuil et l'espoir inlassable.

Pierre Do-Dinh.

Elle fait monter sur l'horizon bocager, avec une précision douloureuse le visage de Dô-Dinh, mêlé à ceux des inoubliables tirailleurs sacrifiés avec nous à la Meuse... A ce message de déchirement et d'espoir, je répondis de suite ; puisqu'il allait être démobilisé, je l'invitais à venir quelque temps chez nous à la campagne. Le 29, il me répondit la lettre suivante, que je veux citer :

Camp Gallieni, 6e Bataillon, 27e Cie.

Cher ami,

Ce n'est pas par une hyperbole que votre lettre représente un rayon de joie et un réconfort très précieux. Voilà plus de deux mois que je ne reçois plus aucune lettre : ni de ma famille, ni de mes amis dispersés partout. De jour en jour, dans ces camps, je me sens coupé du reste du monde. C'est une drôle d'impression. Les jours militaires que je mène ici sont sans but, de plus en plus inanimés et de plus en plus impatients. Aucun but ne les anime plus. Il n'y a plus rien à faire pour moi dans l'ordre militaire, sauf à réconforter quelques tirailleurs.

Certainement, il faut s'attendre à de profondes modifications dans la conception que nous nous faisions du monde, et aussi de notre destin individuel.

Je puis vous assurer que votre appel à mon courage ne me trouvera pas démuni. Pour le moment, il est vrai, tout n'est qu'incertitude. Je ne sais rien de ce qui se passe dans le « civil », et ne sais trop ce que je ferai demain moi-même.

. . . . . .

Imaginer quelque chose qui ressemble à un projet, cela peut sembler de la folie. Mais je ne veux pas être de ceux que l'événement abat. C'est contre vents et marées qu'il faut ramer.

C'est précisément l'heure aujourd'hui d'un héroïsme que la vie exige, obscur ; et le moment des fidélités essentielles. Vous savez trop bien les éléments qui composent mon être pour penser qu'elles puissent s'éteindre dans l'épreuve de notre Patrie commune... Ce que nous avons tenté (à peine) avec Serène et quelques autres, c'est encore la tâche de l'heure, purifiée de nos faiblesses, de nos relâchements, de nos égoïsmes, dans une sorte de recueillement et d'interrogation ardente et secrète.

Dans ce monde ou dans l'autre, notre tâche demeure d'aider à la conception plus précise d'un ordre juste et viable, celui même qui est dans le vœu de la France chrétienne, où tout ce qui est humain ne soit pas blessé, où il y a place pour le labeur et pour l'amour. Difficile hier cela ne sera pas difficile aujourd'hui.

Certainement des travaux trop immédiats nous réclameront ; la part sera restreinte pour la culture des arts civils. Maints jardins seront potagers, comme à Lyon et Marseille, où l'on cultivait des fleurs. Mais quoi, la vie a fleuri des déserts ! Et croyez, cher ami, que je suis assez français et que je connais suffisamment la France et que je crois en elle. Vous êtes de ceux qui veulent une France aux dimensions du monde ; vous savez ce que cela veut dire et comporte... Mais le recueillement de deuil et la résolution du malheur peuvent ce que n'a pu la prospérité. Ici et en Indochine, et par delà les événements, nous avons à nous donner la main...

J'ai toujours le cœur au travail, au genre de travail que je pense pouvoir faire. Je voudrais me remettre à ce roman pour lequel j'ai trouvé un titre, *Les années profondes*. Vous savez la phrase si pathétique de Baudelaire : « A travers la noirceur de la nuit, je vois derrière moi les années profondes ». Le son m'en avait remué : cela pourrait aussi bien s'appeler aujourdhui les années perdues.

J'ai toujours été « un peu tour d'ivoire », ou tour de verre, et je pense que ce qu'il y a en moi de plus fragile et de meilleur ne peut croître que dans l'ombre des hautes tours. L'espace en sera plus réduit, la tour devra s'élever pour nous, poètes et artistes, assez semblables aujourd'hui « aux princes d'Aquitaine à la tour abolie ». Je compte maintenant y rentrer et retrouver ce dont je ne rêve même plus : la solitude et ses richesses, l'utile méditation et le travail. Je ne sais pas pourquoi je vous dis cela ; mettons que ce soit pour vous prévenir contre mes défauts.

Amicalement vôtre.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

En vain, j'attendis Dô-Dinh ; des lenteurs de procédure stoppèrent sa libération. Lui et moi en fûmes déçus. Il perdait son temps dans une oisiveté de soldat sans armes et sans travail, démobilisé toujours en uniforme. Quand l'hiver fut passé, cet interminable hiver 1940, il put enfin être libéré. Mais alors ce fut mon tour de partir : et je n'ai pu le revoir.

Le 28 juin de l'année suivante, les passagers du *Compiègne* voyaient poindre sur l'eau les rochers de Poulo-Condore ; les tirailleurs rapatriés exprimaient naïvement leur joie. J'ai songé à ceux de là-bas, que cent jours de mer séparaient déjà de nous : ceux des cimetières ardennais, ceux des stalags allemands, ceux de Souges et de Fréjus, bloqués par les événements. J'ai songé à Dô-Dinh ; nos amis communs allaient venir au bateau, l'un portant des mangoustans, l'autre des livres. Je leur ai parlé de Dô-Dinh dont je gardais le souvenir tout vivant.

Que devient-il ? C'est vrai que nul n'échappera à sa vocation ni à sa tâche. La vie de Dô-Dinh en a été bouleversée, compliquée et approfondie : et peut-être aboutira-t-il, dans sa recherche de l'absolu, à l'un de ces cloîtres où son cœur ravi écoutait les musiques de Solesmes... Nous vous aimons, Dô-Dinh, à cause de tout cela, autant que pour votre démarche aux premiers jours de la guerre ? Nous vous attendons, nous, vos amis français et annamites, aussi fidèles que vous-même.

Sont parus aux

EDITIONS ALEXANDRE-DE-RHODES

6, Boulevard Pierre-Pasquier — HANOI

I. — **TRADUCTION DU " KIM VÂN KIỀU "** (*tome I*) par NGUYÊN-VAN-VINH (texte en Quôc-Ngu, traduction littérale, traduction en français courant, notes et commentaires).

II. — **" LƯỢC KHẢO VIỆT NGỮ "** (*Etude sur l'Evolution de la langue annamite*) par LÊ-VAN-NUU.

III. — **LES " FABLES DE LA FONTAINE "**, texte français et traduction en Quôc-Ngu par NGUYÊN-VAN-VINH ; illustrations de MANH-QUYNH.

IV. — **" LE PAYSAN TONKINOIS A TRAVERS LE PARLER POPULAIRE "**, par PHAM-QUYNH ; illustrations de MANH-QUYNH.

V. — **" TRẺ CON HÁT, TRẺ CON CHƠI "** (*Les enfants chantent, les enfants s'amusent*), textes recueillis par NGUYÊN-VAN-VINH ; illustrations de MANH-QUYNH.

Pour paraître ultérieurement :

I. — **TRADUCTION DU " KIM VÂN KIỀU "** (*tome II*).

II. — **" CHINH PHỤ NGÂM "** (*Complainte de la femme d'un guerrier*), texte annamite, traduction littérale, traduction en français courant, notes et commentaires, par BUI VAN-LANG.

III. — **LES " CONTES DE PERRAULT "**, texte français et traduction en Quôc-Ngu, par NGUYÊN-VAN-VINH ; illustrations de MANH-QUYNH.

Dépositaire Général : MAI-LINH, 21, Rue des Pipes — HANOI

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Nos lecteurs nous écrivent

LE PROBLÈME DE LA CONSTRUCTION EN INDOCHINE

Dans le vaste courrier qui nous arrive chaque jour, nous avons remarqué la lettre d'un architecte annamite, M. Nguyên-ngoc-Ngoan. La citer entièrement nous entraînerait trop loin, mais l'intérêt de cette lettre nous fait un devoir d'en citer de larges extraits.

Nous espérons que cet exemple incitera d'autres lecteurs à nous exposer leurs vues personnelles sur des questions d'intérêt général, vues que nous publierons volontiers sans que les opinions exprimées puissent engager la revue.

En Indochine, depuis quelques années, les matériaux de construction sont devenus rares et plus que jamais le constructeur se trouve embarrassé devant des problèmes de construction très délicats alors qu'ils étaient relativement faciles à résoudre aux temps où affluaient les produits de la Métropole.

Bon nombre de personnes nous disent avec un certain découragement que la construction va devenir impossible.

Nous nous permettons de leur répondre tout d'abord que depuis les temps les plus reculés nos pères avaient pu réaliser de très belles constructions rien qu'avec les produits de notre terre d'Annam. Et ce serait une défaillance inadmissible de se croiser les bras, alors que la science française nous a apporté les plus récents progrès de la civilisation occidentale.

La résolution de ces problèmes complexes mais passionnants est entre nos mains, architectes d'Indochine.

Le matériel qui paraît être le plus difficile à se procurer est le fer. Il est certain que les produits métallurgiques jouent un rôle primordial dans la construction ; grâce à eux nous pouvons résoudre avec aisance bon nombre de problèmes de construction, notamment ceux qui concernent les longues portées à franchir pour lesquelles le bois ne saurait intervenir sans certaine précaution prise au préalable, à cause de sa faible longueur (huit mètres au maximum).

Certes, pour certaines constructions, les longues portées sont inévitables ; mais pour celles que nous rencontrons journellement (villas, boutiques, maison d'habitation, etc...), le remplacement par le bois — produit en abondance en ce pays de belles forêts — dépend uniquement de l'étude du plan de la construction. Des murs en maçonnerie, des poteaux ingénieusement répartis suivant les règles de l'art de construire nous permettent de réaliser des constructions assez importantes sans avoir recours à ce produit précieux qu'est le fer.

Toutes les constructions en Indochine peuvent s'effectuer en maçonnerie sans avoir recours à des ossatures de béton armé.

Le ciment — un produit de fabrication locale, cependant — fait défaut lui aussi.

Au fond, le problème du ciment ne doit pas nous inquiéter car, dès l'instant que le béton armé sera moins employé, le ciment sera surabondant pour toute l'Indochine, et ce liant n'est indispensable que dans quelques travaux : carrelage des salles, confection des cheneaux, des caniveaux, des chapes pour fosses septiques, etc... Or la quantité de ciment utilisé dans ces travaux n'arrivera jamais à balancer le gros tonnage de ciment utilisé dans le béton armé.

Ensuite viennent les tuiles mécaniques. Nos tuiles plates ne peuvent-elles pas les remplacer ? De quoi se servaient donc nos pères aux temps où le machinisme n'était pas encore introduit dans ce pays ?

Sans doute, les tuiles plates présentent moins de résistance que leurs sœurs sorties des grandes usines, mais en compensation elles nous donnent cet aspect si oriental, si modeste, si rustique que nous recherchons dans l'architecture annamite.

Le Service Central d'Urbanisme et d'Architecture a pu, dans le programme de servitudes du plan d'aménagement de la ville de Hanoi, résoudre ce problème dans un double intérêt : intérêt pratique et intérêt esthétique, en obligeant l'usage des tuiles « écailles » ou plates dans les quartiers réservés aux constructions de style annamite.

Dans nos derniers voyages dans la Haute Région du Tonkin, nous avons contemplé les maisons locales recouvertes de tuiles creuses, fabriquées dans des fours de la région semblables à celles utilisées dans bon nombre de constructions de Haiphong et de Doson.

Ces tuiles sont d'un aspect séduisant. Les toitures aux tuiles creuses s'harmonisent dans un parfait accord avec le fond sur lequel elles se détachent : un paysage pittoresque de monts et de verdure. Une toiture en tuiles mécaniques semble être égarée dans cette région montagneuse : leur forme trop régulière voire même l'ensemble qu'elles constituent, ne sont pas adaptés à la beauté particulière de la région.

Ne serait-il pas logique de rendre obligatoire dans ces régions l'usage des tuiles fabriquées sur place ? Par ce moyen, on peut encore éviter le transport des tuiles mécaniques du delta aux provinces très éloignées ; et c'est un avantage supplémentaire quand on songe aux difficultés que pose le problème du transport en ces temps difficiles.

***

Pour conclure, nous pensons qu'il est possible de continuer à construire dans ces conditions, et qu'il est un devoir aux propriétaires de construire pour aider le Gouvernement à résoudre le problème de la pénurie d'habitation. C'est à nous, architectes d'Indochine, de résoudre ces problèmes avec les moyens du bord. Il suffit d'un peu d'initiative et de bon sens.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La semaine dans le monde

DU 28 JUIN AU 5 JUILLET 1943

Pacifique.

De violents combats se sont de nouveau déroulés au cours de la dernière semaine sur ce théâtre d'opérations à la suite du débarquement effectué le 30 juin par les troupes américaines sur l'île de Rendova, dans le groupe des Salomon. De grandes formations aériennes nippones ont pris part aux combats défensifs coulant 3 transports, 5 destroyers, 1 croiseur et abattant 31 avions alliés en deux jours.

Poursuivant d'autre part ses raids de harcèlement au-dessus des autres positions alliées, l'aviation navale japonaise a violemment bombardé, le 1er juillet, Port-Darwin en Australie ainsi que les installations militaires de la baie de Milne en Nouvelle-Guinée ; le 2 juillet, l'île de Rendova subissait à son tour les premiers bombardements japonais.

Le 26 juin, un total de 13 appareils alliés a été de plus abattu au cours de combats aériens qui ont eu lieu au-dessus de Munda et Kolombangara, dans l'archipel des Salomon.

Chine.

Les opérations de nettoyage ont repris le centre de résistance établi dans les montagnes de Taihsing, à la frontière des provinces de Shansi et du Honan.

De nombreux prisonniers ont été faits et un important matériel capturé. Le reste des troupes est menacé d'encerclement.

Russie.

Bien qu'aucun engagement important n'ait été signalé sur toute l'étendue de ce front, au cours de la dernière semaine, la tension semble croître graduellement. De nombreux raids ont été effectués de part et d'autre sur les arrières du front signalant entre autres d'énormes concentrations de troupes et de matériel.

EUROPE OCCIDENTALE

Grande-Bretagne.

Discours du Premier Churchill. — Prenant la parole au Guildhall de Londres mercredi, M. Churchill annonça que de violentes opérations se dérouleraient en Méditerranée et ailleurs avant l'automne.

Parlant ensuite de la lutte contre les « U-Boats » en Atlantique, il déclara que les Alliés avaient remporté une importante victoire en mai, coulant environ 40 sous-marins.

EN FRANCE

29 juin. — M. Frédéric Joliot est élu à l'Académie des Sciences, section de Physique, en remplacement de Branly. Né le 19 mars 1900, et sorti de l'Ecole de Physique et de Chimie de Paris, M. Joliot avait obtenu en 1936 le prix Nobel de Chimie pour sa découverte de la radio-activité artificielle.

30 juin. — 1.301 nouveaux prisonniers libérés arrivent à Compiègne.

— A l'issue d'un déjeuner servi en son honneur à Sorgues, M. Paul Creyssel, secrétaire d'Etat à la Propagande, souligne le patient courage des Indochinois, qui, éloignés voici quelques années déjà de leur famille, de leur patrie, de leur sol, ne continuent pas moins à travailler et à servir pour la grandeur de la France.

— Grâce à l'œuvre du Secours National, plus d'un million d'enfants, choisis parmi les moins privilégiés, partent gratuitement pour les colonies de vacances.

— Le Conseil municipal de Paris adopte un projet de délibération accordant au Comité central d'assistance aux prisonniers de guerre une subvention de 3 millions de francs.

1er juillet. — L'octroi de Paris, dont l'institution remontait à Philippe-Auguste, est supprimé.

— Une école de pêche s'ouvre à Ajaccio pour la formation de jeunes marins.

— M. Paul Creyssel, secrétaire général à la Propagande, prenant la parole à Avignon, déclare : « Entre la France et l'Allemagne existent des affinités latentes qui ont toujours été ignorées à dessein par la politique qui a précédé la guerre. La politique du Gouvernement actuel est la bonne, c'est la seule qui nous permet d'empêcher la division de l'Europe ».

2 juillet. — L'Institut de France tient sa deuxième séance trimestrielle de l'année, acceptant un legs de 100.000 francs dont les revenus serviront à constituer annuellement un prix qui sera donné à une œuvre religieuse s'occupant des soins aux lépreux.

— A l'issue des négociations qui viennent de se dérouler à Paris, un accord de clearing et de commerce est conclu entre la France et le Danemark. L'accord commercial prévoit des échanges de marchandises pour une valeur de 2.400.000 couronnes. Les exportations danoises à destination de la France comprendront des machines, des poissons d'eau douce, des produits pharmaceutiques et des ersartz de café. La France exportera au Danemark des spiritueux, des parfums, des vins, des épices.

— 22.000 jeunes gens de la classe 1942, appartenant aux chantiers de jeunesse, quittent Dijon à destination de l'Allemagne au titre du service du travail obligatoire.

— Plusieurs centaines d'enfants de Calais, rassemblés par le Secours National, sont envoyés dans la région de Béthune et accueillis par des familles ouvrières et rurales. C'est le 2e convoi parvenant dans ce grand centre industriel qui en attend encore trois autres.

4 juillet. — Le Gauleiter Saukel publie un article adressé aux Français : « Qu'il soit paysan, ouvrier ou citadin, tout Français apte à réfléchir clairement, ne saurait souhaiter que le fléau qui s'est abattu sur son pays, prenne des proportions encore plus terribles qu'il y a deux ans. Telle sera cependant l'affreuse réalité si la partie qui doit se jouer, se passe sur le sol français. Les conséquences seront effroyables. Si l'Europe subsiste, ce sera une Europe meilleure dans laquelle les travailleurs français auront, eux aussi, un sort plus digne et plus enviable que celui d'autrefois ».

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

REVUE DE LA PRESSE INDOCHINOISE

Le Culte des Héros.

La *Gazette de Hué* du 26 juin évoque la nécessité pour la France de puiser dans le culte d'un passé trop longtemps méconnu les raisons de croire en l'avenir, et stigmatise avec indignation le sabotage par les Maçons de notre histoire nationale.

Il survint en effet une génération orgueilleuse et impie qui, voilà cent cinquante ans, décréta une solution de continuité, que rien ne devrait plus combler, entre le passé et l'ère nouvelle qu'elle inaugurait.

On a eu, depuis lors, ce spectacle attristant d'un grand peuple qui, de gaîté de cœur, reniait ses ancêtres et instituait une nouvelle Hégire. Les destructeurs révolutionnaires promulguèrent les Tables de la loi s'écriant : « Les ancêtres, c'est nous ! C'est nous qui sommes les héros éponymes. Avant nous c'étaient les Ténèbres. De nous va dater la lumière : semblables à Dieu, nous proclamons : Fiat Lux ! »

On fit orgueilleusement table rase du passé et les pics des démolisseurs firent voler poussières et platras. On alla même déterrer les rois de France à Saint-Denis. Deux métèques apatrides étaient à l'origine de ces destructions sauvages de l'ancienne France : Rousseau, citoyen de Genève, et le suisse Jean-Paul Marat, mâtiné de Sarde et de Juif.

Pourtant, on ne pouvait, sans ridicule, effacer certains noms trop illustres. Quelques héros trouvèrent grâce devant l'intransigeance égalitaire des proscripteurs. Mais à quel prix ! au moyen de quels maquillages et combinaisons chimiques, d'où ils sortaient transfigurés, défigurés ! C'est ainsi que Jeanne d'Arc n'était maintenue qu'en qualité de victime trahie par son roi et condamnée par les prêtres.

Le romantisme vint qui s'en donna à cœur joie, barbotant en eau trouble.

Véritables chiffonniers, furetant les uns après les autres dans les poubelles de l'histoire pour y ramasser détritus, os rongés ou papiers gras ! Ils s'acharnaient à l'assaut de tous les détenteurs de l'autorité, papes, rois, empereurs, seigneurs féodaux.

Oh ! honte ! la France était le seul pays au monde qui eût officiellement honte et à qui ses dirigeants fissent officiellement honte de son passé.

L'insidieuse et maléfique propagande à force d'enfoncer à coups de maillets les clous de leurs erreurs finit par les faire entrer de force dans les esprits, au moyen d'équations rudimentaires :

Eglise = Borgia ou Torquemada.
Royauté = Charles IX sur son balcon.
« arquebusant aux pauvres passants ».
Richelieu = l'homme rouge.
Philippe le Bel = le faux monnayeur.
Louis XI = les cages de fer.
François Ier = le massacre des Vaudois.
Louis XIV = l'entrée au Parlement, en bottes de chasse, le fouet à la main.

Aujourd'hui :

Respect et amour pour les authentiques héros de notre histoire : par là et par là seulement la France se relèvera et croira de nouveau en son éminente dignité dans le monde.

(GAZETTE DE HUE du 26 juin 1943.)

Ils n'ont rien appris.

L'Algérie présente actuellement en petit ce que la France a présenté en grand depuis 1875.

Le « Comité de libération » n'est pas autre chose qu'un cabinet de fausse « union nationale ».

Comme tout cet attirail politique paraît pauvre et désuet à la lumière éclatante de la Révolution Nationale.

(OPINION du 22 juin 1943.)

Le spectacle que laisse apparaître les radios d'Alger, transmises par l'O. F. I. sur les crises intérieures de la dissidence serait seulement ridicule, s'il n'était pas par surcroît, dans le drame de l'heure, infiniment affligeant.

Deux généraux orgueilleux en sont réduits à s'abaisser au rang de politiciens de chef-lieu de canton pour briguer la présidence d'un comité fantôme, appelé pompeusement « comité de libération » ; en sont arrivés, à leur corps défendant peut-être, mais sûrement, à consentir à jouer le rôle de poulains de deux riches propriétaires, l'Oncle Sam et John Bull.

Pour nous, peu nous chaut que l'un ou l'autre des généraux rivaux préside aux destinées de ce fameux gouvernement provisoire qui doit sortir du Comité d'Alger. Un tel gouvernement est inexistant dans son principe même.

La France n'en connaît qu'un, un seul légitime, celui du Maréchal qui est sur son sol, fidèle à sa parole, supporte stoïquement l'adversité et en attend la fin avec la confiance que donne l'union dans la loyauté.

Celui qui prétend s'élaborer ailleurs ne serait qu'un gouvernement d'émigrés qui, pour rentrer en France, emprunterait à l'étranger, non plus ses « fourgons » mais ses sinistres oiseaux au nom prédestiné : les « marauders ».

(ACTION du 28 juin 1943.)

La « mystification démocratique ».

F. D. A. dans l'*Action* du 29 met le doigt au vif de la plaie.

Si l'on veut remonter à l'origine des causes de la désunion des esprits en France depuis quatre ou cinq générations, l'on arrive toujours à la même constatation ; on y trouve l'extrême diversité des idées que chaque Français se fait de « la liberté ».

Thierry Maulnier l'a fort bien exprimé dans cette phrase : « L'idole liberté joue très efficacement de l'équivoque qu'elle porte en elle pour jeter la confusion dans les esprits ».

Cette équivoque a son principal siège dans l'identité qu'on nous a appris à concevoir de deux ordres d'idées très différents : « la défense d'une certaine autonomie inviolable des individus et de certaines garanties personnelles qui leur seraient assurées, et la défense du corps des institutions démocratiques et du libéralisme économique, considérés comme incarnant la seule liberté possible.

C'est certainement là que dans une récente interview, le Maréchal a fixé et a désigné du doigt l'un des mensonges auxquels il fait allusion, sur lequel s'assoierait éventuellement une Europe épuisée : ce mensonge c'est la « mystification démocratique » selon le mot de Mussolini ; c'est la mystification qui consiste à donner aux Etats une forme constitutionnelle telle que les leviers de commande y sont tenus par les hommes de paille des détenteurs du Capital avec mission d'en abriter les privilèges et la puissance sous celle de l'Etat lui-même.

C'est à ce stade de la plus méprisable des tutelles, celle de l'Argent, que le libéralisme économique en était arrivé, quand la guerre est venue anticiper sur la révolution qui eût mis fin à son règne.

Cette révolution inéluctable qui doit associer le monde immense des travailleurs au Capital dans le profit de la Production, se fera partout selon le tempérament propre de chaque nation.

Elle se fera en France, à la française, et les modalités qu'en a prévues le Maréchal sont incontestablement celles qui cadrent le mieux avec notre tempérament. Ayons la sagesse d'en commencer la réalisation pendant que nous avons la chance d'avoir un tel Chef.

(ACTION du 29 juin 1943.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LA VIE INDOCHINOISE

Du 28 juin au 5 juillet 1943.

Solidarité franco-indochinoise.

Lundi 28. — La presse annonce qu'au nom de l'Association Franco-Indochinoise aux victimes de la guerre, l'Amiral a transféré en France un nouveau million destiné aux malheureuses populations du Creusot.

Baptême de la 2e promotion de l'Ecole locale des cadres de jeunesse de Thu-duc, 30 juin.

Le baptême de la 2e promotion de l'école locale des cadres de jeunesse est célébré en présence du Commandant Ducoroy.

Commémoration du poète Nguyên-dinh-Chiêu.

Hué, 30 juin. — La commémoration de l'auteur de *Luc-Vân-Tiên* a lieu sous les auspices de la Société d'Enseignement Mutuel de Cochinchine. M. Nguyên-tiên-Lang fait, sur la vie du poète, une conférence qui remporta un vif succès.

Le Journal *Nam-Ky Tuân-Bao* de Cochinchine consacre un numéro spécial à Nguyên-dinh-Chiêu.

Messages familiaux.

1er juillet. — On apprend avec joie que les messages familiaux pour France, précédemment trimestriels, pourront être mensuels.

Les championnats de natation au Laos.

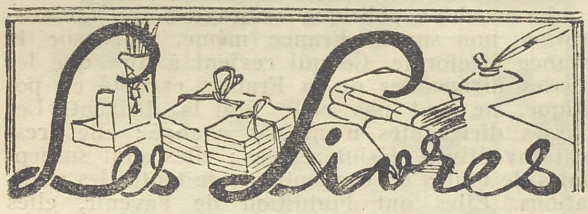
Vientiane, 1er juillet. — Triomphe de l'équipe de Paksé, devant celle de Vientiane.

Réception du Gouverneur Général.

Dalat, 1er juillet. — L'Amiral reçoit S. E. le docteur Thomas, ministre plénipotentiaire, délégué de la Commission d'Armistice.

Mesures en faveur des O. S., O. N. S., et du personnel d'accompagnement et d'encadrement, candidats aux emplois administratifs.

2 juillet. — L'*O. F. I.* publie les principales dispositions de l'arrêté du 31 mai, qui manifeste aux O. N. S. ayant servi en France la sollicitude de la France reconnaissante.



POUR MIEUX COMPRENDRE ANGKOR.

par G. Cœdès,

Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient (I.D.E.O.)

A la demande de ses amis, M. G. Cœdès, directeur de l'Ecole Française, a réuni en un volume, sous le titre *Pour mieux comprendre Angkor*, huit conférences données au Musée Louis-Finot à Hanoi, conférences dont on n'avait publié jusqu'ici que de brefs extraits. Les lecteurs y trouveront une initiation très complète à la connaissance des vestiges archéologiques et des trésors d'art qui évoquent le passé d'un grand peuple de l'Asie Orientale, au contact de la civilisation indienne.

BULLETIN DE L'INSTITUT INDOCHINOIS POUR L'ÉTUDE DE L'HOMME (*Tome V*).

Ce volume de 200 pages, remarquablement édité et illustré, contient des articles d'un haut intérêt qui donnent la mesure de l'extension et de l'activité sans cesse croissantes de cet Institut qui honore la science indochinoise. Nous le recommandons tout particulièrement à nos lecteurs (s'adresser à I. D. E. O., Taupin, à Hanoi ; à Portail, à Saigon).

En voici le sommaire :

A. Maurice, *Rudiments de l'anthropologie des Rhadés* 3
G. Bois, *Psychologie de la sincérité chez les Extrême-Orientaux* 7
J.-Y. Claeys, *L'Annamite et la mer* 17
Riche, *Enquête anthropologique sommaire sur le groupe ethnique thaï de Luang-Prabang* 31
A. Maurice, *A propos d'un motif moï* 35
Do-xuan-Hop et Pham-bieu-Tam, *Etude anatomique et anthropologique de l'omoplate chez les Annamites* 41
Nguyen-xuan-Nguyen, *Sur les divers aspects de la mendicité au Tonkin* 49
Botreau-Roussel, *Note sur l'alimentation du paysan du delta tonkinois et les améliorations qu'il est possible d'y apporter* 59
A. Massenet, *Observations suggérées par la lecture des rapports de M. L.-E. Lotzer* 69
E. Leriche, *La ration alimentaire* 79
A. Maurice, *L'habitation rhadé* 87
Nguyen-xuan-Nguyen, *Procédés sino-annamites d'expertises médico-légales* 123
Nguyen-thien-Lau, *Les étangs desséchés de la région de Muong-man* 131
A. Fraisse, *Notes de géographie humaine sur la province de Long-xuyên* 139
Nguyen-van-Khoan, *De la prestation de serments chez les Annamites* 147
P. Huard et Do-xuan-Hop, *Recherches sur l'importance numérique des Européens et des Eurasiens* 163
Nguyen-xuan-Nguyen, *Etude statistique de 11.395 naissances survenues à l'Hôpital du Protectorat à Hanoi de 1930 à 1933* 173
E.-M. Castagnol, *Etude micrographique et chimique de quelques poteries de fouille* .. 189

ROLAND LE PREUX

Texte et compositions d'Oncle Louis, (S.I.L.I. Imprimerie, Saigon).

Cet album bien illustré et d'une belle typographie relate l'aventure de Roland le Preux, neveu de Charlemagne, Chefs des Francs. C'est *l'Oncle Louis* qui la raconte au petit Gérard, son neveu, huit ans, en termes évocateurs et éloquents. Voilà encore un beau livre à mettre entre les mains de tous les petits enfants d'Indochine et qui leur apprendra, comme le dit le Maréchal, de quelle auguste histoire ils sont issus.

Naissances, Mariages, Décès...

NAISSANCES.

TONKIN

Jacqueline-Annie, fille de M. Armand Lutz et de Mme, née Annonciade Rossi (27 juin 1943).

Louise-Huguette, fille de M. Charles-Prosper Pachot et de Mme, née Lucienne-Marie Bensadoun (28 juin 1943).

Jean, fils de M. Renaud-Apolicard Lallemand et de Mme, née Hélène Condopoules (28 juin 1943).

Jean-Jacques, fils de Nicolas-Jean Tribout et de Mme, née Do-thi-An (29 juin 1943).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

DENISE-ROBERTE, fille de M. Roger-Victor Mobidelli et de Mme, née Eveline-Gilberte Mahieux (5 juillet 1943).

COCHINCHINE

MARIE-ANDRÉ-JOSEPH-MICHEL, fils de M. et de Mme William Le Pelletier (juin 1943).

DOMINIQUE-JEAN-LUCIEN, fils de M. et de Mme E. Coulombe (juin 1943).

FIANÇAILLES.

TONKIN

M. FRANÇOIS-MARIE-JOSEPH-GERMAIN-HERCULE PAULIGNAN avec Mme GEORGETTE-AIMÉE-EMILIE ANGELARD.

COCHINCHINE

M. PIERRE DAUPHIN avec Mlle MONIQUE BARRAU.
M. JEAN WILKIN avec Mlle YVETTE PAOLI.
M. PAUL APPIETO avec Mlle SUZANNE CHEVRIER.

MARIAGES.

TONKIN

M. PAUL-ADRIEN COUTANT avec Mlle DELPHINE BARRELET (30 juin 1943).

M. MARCEL-ANDRÉ DAULANGE avec Mlle LOUISET (3 juillet 1943).

M. GEORGES-AIMÉ FAVERAUX avec Mlle OLYMPE-GENEVIÈVE THOMAS (3 juillet 1943).

DÉCÈS

TONKIN

M. JEAN-RÉNY GIRARD (29 juin 1943).
M. AIMÉ-JEAN RENÉ (3 juillet 1943).

COCHINCHINE

Mme MARIE-LOUISE BASTOUIL, née BASTIT (26 juin 1943).

CAMBODGE

M. TEP MENG (23 juin 1943).
M. JACQUES ESCHER (27 juin 1943).
M. BUI-CON (1er juillet 1943).



~ **Abonné 124 à Nha-trang.** — Vous nous demandez si l'Indochine dans son effort autarcique n'a pas trouvé de succédanés aux épingles de métal, si désagréables en raison des tâches de rouille qu'elles laissent sur les papiers.

Nous attirons votre attention sur l'épingle fine, souple, glissante, pointue, jamais rouillée, de toutes les tailles, munie d'une tête élégante et douce sous le doigt, que la nature distribue sans compter sous la forme d'épine du cactus vulgaire des haies.

Le problème des épingles de métal est résolu. Faites un essai et vous serez convaincu.

~ **Abonné 1479 à Saigon.** — Vous nous dites que depuis quelques semaines M. O. Portun, si fervent l'an dernier, ne porte plus son insigne, ne fréquente que le moins possible les réunions légionnaires et réaffecte dans ses propos — oh ! bien prudemment — un goût marqué pour des idéologies périmées.

Eh bien, cher lecteur, nous ne partageons pas votre inquiétude. A notre sens, ces conjonctures, comme l'on dit, sont très instructives : elles ont l'avantage de séparer le bon grain de l'ivraie, de filtrer les vrais révolutionnaires, inébranlables dans leurs convictions, car ils les placent au-dessus du conflit, des simples girouettes, prêtes à toutes les virevoltes d'opinion.

M. O. Portun est de ceux-là. Son attitude prouve simplement qu'il n'est pas utilisable pour la Révolution Nationale. En outre, il se place de lui-même sur un plan bien dangereux, le plan du ridicule, et en France le ridicule tue.

~ **M. S. S..., à Hanoi.** — Cette distinction entre le pays réel et le pays légal, entre la vraie France et la France électorale, a été faite depuis longtemps, par de nombreux écrivains. Vous connaissez certainement les belles pages de Maurras et de Thierry-Maulnier sur cette question. Giraudoux également, juste avant la guerre, insistait sur le processus démocratique de dissociation de la Nation française. Voici un extrait de « Pleins Pouvoirs » :

« La machine politique embraye notre administration non sur la France même, mais sur la France électorale. Ce qui revient à dire que les classes dirigeantes de la France, excepté en politique, ne sont pas celles qui la dirigent. Les classes dirigeantes n'ont pas changé ; elles restent inventives, désintéressées ; elles sont susceptibles de toutes les conceptions, de toutes les réalisations. Elles ont l'intuition de l'avenir, elles pensent à lui, elles l'aiment. Les dirigeants de la cité, l'architecte, l'ingénieur, l'écrivain, le légiste, le médecin, sont aussi modernes et neufs chez nous que dans n'importe quel pays neuf. Mais les commandes du pays même leur échappent. Du fait de leur éloignement du corps électoral, elles sont arrivées à constituer une aristocratie dans notre démocratie et sont traitées comme on traite les corps honorables d'un régime disparu. Etre peintre ou écrivain est devenu quelque chose comme être vidame ou chevalier. Elles continuent à agir sur son sort par une espèce d'induction ; ce pays, qui s'enlaidit et s'encrasse, est tout aimanté de beauté et de précision ; mais il apparaît à l'œil le moins exercé que l'exercice de la nation idéale

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

se sépare souvent de l'exercice de la nation réelle. Chaque jour, chaque entreprise retire ainsi aux vrais dirigeants du pays un peu de leur faible réalité, et il se trouve finalement que nous avons deux nations : une nation générale française qui peut encore, et pleinement remplir sa mission, mais qui n'a plus de responsabilité, et une nation politique française, sinon inférieure, du moins spéciale, à laquelle nous confions à tort la charge de l'autre. »

~ **H. M..., à Phnom-penh.** — Vos réflexions nous paraissent pertinentes, cher lecteur, car elles correspondent exactement aux nôtres. Au cas où vous n'auriez pas eu connaissance de cette récente causerie de la Voix de la France, nous vous la recopions. Elle confirme entièrement notre point de vue commun :

« Il nous arrive de Londres des échos d'un article publié dans le « News Chronicle » par un journaliste émigré, qui s'inquiète de voir la Grande-Bretagne et les Etats-Unis affirmer leur volonté de restaurer en France, s'ils gagnent la guerre, le régime démocratique d'avant 1939. « Un retour au régime républicain signifierait la mort pour la Nation française », écrit ce journaliste, rappelant opportunément qu'une certaine politique passée nous a conduits à la défaite.

Nous enregistrons cette inquiétude et cet aveu, que feront bien de méditer beaucoup de Français patriotes, qui agissent cependant contre les intérêts véritables de la France, car il manque à cet article un complément que voici :

« Il est en France des hommes qui ont entrepris, depuis trois ans, autour de chefs prodigieux, au milieu des pires difficultés, un redressement dont le collaborateur occasionnel du « News Chronicle » proclame lui-même l'absolue nécessité. Le véritable devoir national est-il de gêner leur effort, de les combattre, de susciter des troubles pour paralyser leur action, ou, au contraire, de les aider à créer un régime nouveau d'ordre, de discipline et de travail, qui rendra la vie et la prospérité à la France ? ».

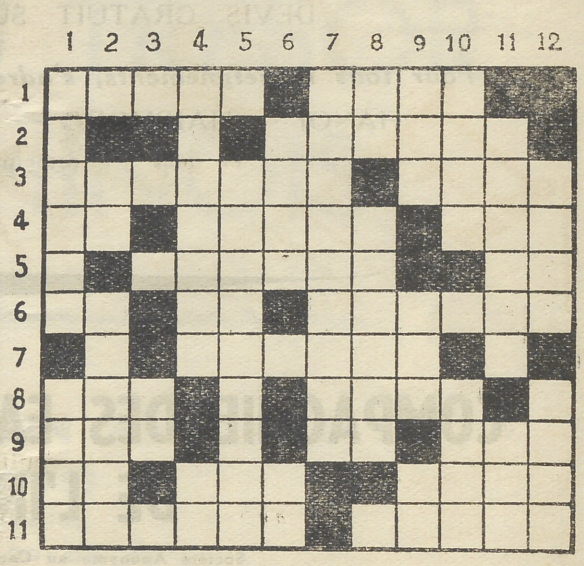
SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 118

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14
1	■	■	V	■	T	■	■	O	R	T	■	■	E	■
2	■	F	O	U	R	B	U	S	■	E	P	A	T	E
3	■	A	L	L	I	E	R	■	S	L	A	V	E	S
4	A	S	T	R	O	L	A	B	E	■	R	E	■	T
5	M	■	■	I	■	L	O	R	R	A	I	N	S	■
6	I	■	E	C	C	E	■	A	I	■	■	U	T	■
7	R	A	T	■	O	■	■	V	E	N	G	E	U	R
8	A	■	A	■	M	■	R	E	U	S	S	■	P	A
9	L	■	L	A	M	P	A	■	S	■	■	F	E	R
10	■	■	■	B	O	O	M	■	E	■	C	A	F	E
11	B	■	M	E	D	U	S	E	■	L	O	U	A	■
12	A	C	E	T	O	L	■	T	R	E	N	T	I	N
13	C	■	R	I	R	E	S	■	A	■	T	E	T	E
14	■	D	U	R	E	■	A	■	B	R	E	S	S	E

MOTS CROISÉS N° 119

Horizontalement.

1. — L'illuminé — Fils de patriarche.
2. — Parfois sèche.
3. — Un des noms d'un peintre français — Rivière près de laquelle se conclut un mariage important.
4. — Confrère iranien d'Apollon — Fait de l'effet — Diminutif anglais.
5. — Ville Espagnole — Pronom.
6. — Au confluent de deux grands cours d'eau — Deux lettres de Lyon — Rendez-vous des beaux esprits.
7. — Nourrissez jusqu'à la satiété.
8. — Pronom — Belle femme assassinée.
9. — Pronom — Le souverain pontife — Langue
10. — Chimère — Après avoir écouté — Titre.
11. — Quartier de Paris — Employée.



Verticalement.

1. — Poème célèbre — Pâté.
2. — Trouve son emploi dans la recherche des objets perdus — Tablier.
3. — Quelque.
4. — Se fait dans les airs — Etres vagues.
5. — Empereur.
6. — Se perd parfois — Pronom latin et verbe anglais.
7. — Patrie d'un quadrupède célèbre.
8. — Adverbe — Habitaient un pays de l'actuelle Bourgogne.
9. — Eteau — Station de la Côte d'Azur — Préfixe.
10. — Philologue — Partie du pied d'un quadrupède.
11. — Non loin de Nice — Petit neveu de Phaéton.
12. — Noyé dans la mer — S'occupe de sciences historiques.

Vu pour autorisation d'imprimer (Arrêté n° 6921 du 2-10-42).
Le Gérant : TRUONG-CONG-DINH.
Imprimerie G. TAUPIN ET Cie

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

SOCIÉTÉ INDOCHINOISE D'ÉLECTRICITÉ

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 60.000.000 DE FRANCS

Siège Social : 62 bis, Avenue d'Iéna, PARIS

Inspection : 69, Bd Francis-Garnier, HANOI

Toutes les applications de l'électricité :

ÉCLAIRAGE — CHAUFFAGE — VENTILATION
FORCE MOTRICE

Étude, Fourniture et Montage de toutes installations électriques et hydrauliques — Fourniture, pose réparations de matériel d'éclairage, ventilation, force motrice, etc...

DEVIS GRATUIT SUR SIMPLE DEMANDE

Pour tous renseignements, s'adresser aux Bureaux de la Société

HANOI — HAIPHONG — NAMDINH — FORT-BAYARD

et dans les principaux centres du Delta.

COMPAGNIE DES EAUX ET D'ÉLECTRICITÉ DE L'INDOCHINE

Société Anonyme au Capital de 95.000.000 de francs

Siège Social à PARIS : 62 bis, Av. d'Iéna, 16e arrondissement

Direction Générale à Saigon : 72, Rue Paul-Blanchy

Usines Électriques à Saigon, Cholon, Phnompenh, Dalat

ÉTUDES, FOURNITURES ET MONTAGE

de toutes installations électriques particulières et industrielles, hydrauliques et frigorifiques.

VENTILATEURS PORTATIFS ET DE PLAFOND
MOTEURS ET DYNAMOS POUR TOUS USAGES

FOURNITURE, POSE ET RÉPARATION

de matériel d'éclairage électrique, ventilation force motrice, etc...

Registre de Commerce Saigon N° 278

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VOTRE INTÉRÊT VOTRE DEVOIR

Ne laissez pas vos capitaux improductifs.
Donnez sans hésiter votre appui
au Gouvernement.

Souscrivez aux

BONS DU TRÉSOR INDOCHINOIS

TAUX D'INTÉRÊT ANNUEL 2,50 %

BONS A UN AN

émis à 97 $ 50
remboursables
au pair à un an de date

BONS A TROIS MOIS

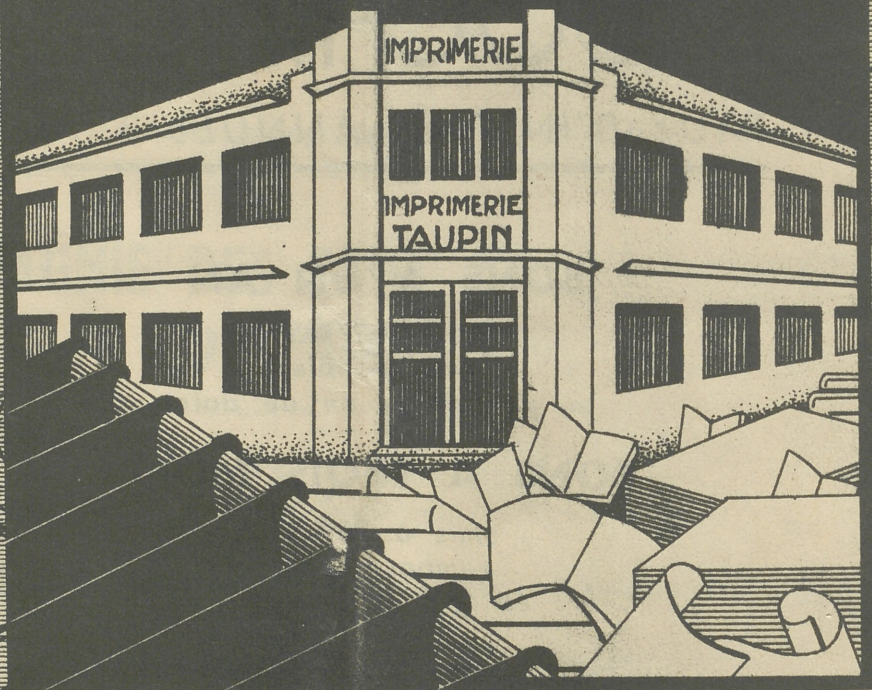
émis à 99 $ 50
remboursables
au gré du porteur

au pair	à TROIS MOIS	de date
à 100 $ 60	à SIX MOIS	de date
à 101 $ 20	à NEUF MOIS	de date
à 102 $	à UN AN	de date

Vous trouverez aux guichets des Banques, des comptables du Trésor et de l'Enregistrement des coupures de 50 - 100 - 1.000 - 10.000 et 100.000 piastres.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

IMPRIMERIE
TAUPIN & Cie



8 rue Sainte Chapelle Nice
Téléphone 147-148

P. MAU

Université Côte d'Azur. Bibliothèques